

Le Consistoire des maîtres (J. F. E. de)

ŒUVRES

DE

3

DE SMAHIS.

NOUVELLE ÉDITION

*plus ample & plus correcte que les
précédentes.*

Prix, 36 sols.



A L O N D R E S.

Et se trouve à PARIS,

Chez FETIL, Libraire, rue des Cordeliers,
au Parnasse Italien.

M. DCC. LXXV.

27 FEB 1913

27 FEB 1913

NOTICE

...



...

...



VIE DE M. DESMAHIS.

JOSEPH-FRANÇOIS-ÉDOUARD DE CORSEMBLEU, Sr. Desmahis, nâquit à Sully sur Loire, en 1722, d'une famille très-honnête, très-estimée, & distinguée depuis long-temps par des charges fort honorables. Dès sa plus tendre jeunesse, il fit connoître son talent & son goût pour la Poësie. Il eut, comme tous ceux qui se destinent aux lettres, à vaincre la répugnance de ses parens pour une occupation qui ne donne point d'état. Plus on prend d'intêret à quelqu'un, plus on craint de dangers dans le parti qu'il embrasse; & la carrière des lettres en offre tant, que sans cette inquiétude naturelle au génie, & sans l'aiguillon du talent, la raison effrayée en éloigneroit pour toujours. Mr. Desmahis ne put résister au charme qui l'attiroit: il avoit devant les yeux l'exemple séduisant de Mr. de Voltaire, qui, après avoir fait long-temps les délices de la société de M. le Duc de Sully, enrichissoit alors la France de ses ouvrages immortels. Le desir de profiter des conseils d'un aussi grand Maître, fit venir Mr. Desmahis à Paris; ce ne fut pas seulement la liaison établie entre ses parens & Mr. de

Voltaire, pendant le séjour de ce dernier à Sully ; qui fit naître leur amitié ; les talens en formèrent les liens.

C'est dans ce temps que Mr. Desmahis fit paroître une Epître à Madame de M*** qu'il a retouchée depuis. Il y fait un aveu sincere de ce qu'il est & de ce qu'il desiroit être un jour. La noble ingenuité qui caractérise cette piece , étoit le fruit de sa Philosophie , & de la pureté de ses mœurs.

C'est à peu près dans le même temps qu'il donna une autre Epître adressée à Mr. l'Abbé de V*** & le Voyage de *** à Madame la Marquise de F*** dans lequel on remarque sur-tout , la peinture riante d'une nôce de Village, dont le dessein & le coloris sont dignes du plus grand Maître.

Cette ingénieuse imitation du chef - d'œuvre de Bachaumont & de Chapelle , fut suivie de la Comédie de l'*Impertinent* , qui parut en 1751 ; c'est, je crois , à l'occasion de cette Piece , que Mr. de Voltaire lui adressa les Vers suivans.

*Vos jeunes mains cueillent des fleurs
Dont je n'ai plus que les épines;
Vous dormez dessous les courtines
Et des Grâces & des neuf Sœurs.
Je leur fais encor quelques mines,
Mais vous possédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe,
Je m'affoiblis, & vous croissez;
Mais je descendrai du Parnasse
Content, si vous m'y remplacez.*

DE MR. DESMAHIS.

Je jouis peu , mais j'aime encore ;

Je verrai du moins vos Amours ;

Le crepuscule de mes jours

Sembellira de votre aurore ;

Je dirai , je fus comme vous ;

C'est beaucoup me vanter peut-être ;

Mais je ne serai point jaloux ;

Le plaisir permet-il de l'être ?

La Comédie de l'*Impertinent* eut quinze représentations de suite. Nous avons peu de pieces au Théâtre écrites plus purement , où les ridicules soient saisis avec plus de finesse , & peints avec des couleurs plus brillantes. Quelques personnes eurent assez peu d'amour propre pour croire se reconnoître dans les portraits dont l'Auteur a orné cet Ouvrage , & voulurent en arrêter le succès ; mais le public est bien éloigné de prendre les intérêts de quelques Particuliers qui s'offensent à tort d'une censure indirecte , contre un Auteur dont l'ouvrage tend au bien général. Personne n'ignore que la Comédie est une imitation du ridicule des hommes , & que c'est à ceux dont le miroir fidele réfléchit les traits , à profiter en silence des avis qu'ils en reçoivent.

Le succès de cette piece invita Mr. Desmahis à travailler dans le genre comique ; & dès - lors il conçut le dessein de mettre sur la scène un de ces caracteres primitifs , si rares , & peut-être épuisés. Sans doute que son cœur , autant que l'indication de Mr. Despreaux , le détermina dans le choix de

P'Honnête Homme. Sans une analogie parfaite de ce caractère au sien, il est à présumer qu'il auroit pris de préférence un sujet plus favorable pour la Comédie. Il falloit tout l'art de Moliere pour rendre plaisante l'austérité de la vertu du Misantrope ; & peut-être ce grand homme auroit-il abandonné cet ouvrage, si les chagrins domestiques dont il fut dévoré, ne lui avoient fourni les plus beaux traits de son tableau.

A peine Mr. Desmahis eut-il tracé le plan de son ouvrage, que sa santé commença à s'altérer. Les intervalles qu'elle l'obligeoit de mettre entre les heures de son travail, le rendirent long & pénible. Cependant la passion des Lettres lui faisoit quelquefois négliger le soin de sa santé ; persuadé que l'uniformité du travail fatigue plus que le travail même, il varioit ses occupations : c'est en suivant cette méthode, qu'il a presque fini une Comédie en un Acte, intitulée *P'Inconséquent*, & qu'il a donné les articles *Femme* & *Fat*, à l'Encyclopédie. On lui a reproché d'avoir dénigré dans ce dernier article la moitié la plus aimable du genre humain ; mais il étoit assez naturel, ce me semble, qu'un Auteur comique, au lieu d'une froide analyse & de principes généraux, sujets à mille exceptions, offrit une peinture des ridicules & des vices, qui pût tenir lieu d'une leçon de bienséance & de vertu. Il faut ajouter à cette observation, que les deux caractères qui terminent cet article, prouvent qu'il étoit bien éloigné de croire & de faire penser que toutes les femmes ressemblassent à Chloé : il auroit

été d'autant moins excusable, que personne peut-être n'étoit plus à portée que lui de trouver des exceptions à sa censure.

On le pressoit vivement d'achever la piece de *l'Honnête Homme*, lorsqu'au mois de Décembre 1760, il tomba malade d'un crachement de sang. La douleur qu'il avoit eue de perdre deux de ses freres & sa mere dans l'espace de six mois, avança le terme de ses jours. Il mourut le 25 Février 1761, dans la 38e. année de son âge, plein de confiance en Dieu, dont il s'occupa presque toujours dans ses derniers momens. Son Confesseur jugeant de la morale de ses écrits par la pureté de sa conscience, lui fit changer l'ordre qu'il avoit donné de brûler ses manuscrits.

Ses ouvrages ont, ce me semble, un caractère de finesse d'esprit & de délicatesse de sentiment; ses pensées sont ingénieuses, ses expressions choisies, ses tours vifs, ses graces nobles & légères: l'imagination pare de fleurs toutes ses idées: mais, il le faut avouer, porté par la connoissance du monde à peindre les mœurs dans le genre de Moliere, il étoit pourtant trop Poëte pour n'être qu'Auteur comique; & je lui ai souvent entendu dire, dans ces aveux dépourillés de vanité & de modestie, qu'il lui en coutoit beaucoup pour asservir son imagination au naturel & à la simplicité de Thalie.

Si l'on fait réflexion que ce genre demande une étude approfondie de l'homme; si l'on se rappelle que Moliere avoit 42 ans lorsqu'il donna *l'Ecole des Femmes*, la premiere de ses pieces digne de

lui, on verra sans étonnement que Mr. Desmahis enlevé au milieu de sa carrière, ait laissé peu d'ouvrages; ceux qui le fréquentoient sont même surpris que les affaires de sa famille qu'il suivoit, ses connoissances qu'il cultivoit & les devoirs de l'amitié qu'il remplissoit, lui permissent de donner encore quelques momens aux Lettres: car il n'étoit pas concentré dans son talent. Admis par choix dans les Sociétés les plus brillantes, il étoit recherché pour lui-même; on étoit sûr, en se liant avec lui, de trouver de la probité, de l'agrément, & peu d'amour propre. Aussi la considération qu'il s'étoit acquise dans le monde étoit-elle au-dessus de sa réputation; & l'on ne doit pas s'en étonner: plus jaloux des qualités du cœur que des facultés de l'esprit, plus attaché aux bonnes mœurs qu'aux talens, moins sensible à l'admiration qu'à l'estime, aux éloges qu'aux procédés, il auroit mieux aimé cesser pour toujours d'être homme d'esprit, que de manquer un moment aux devoirs de l'honnête homme. Je me rappellerai toujours, avec respect pour sa mémoire, ce qu'il dit à un jeune Poète guidé par ses conseils, qui venoit de lui lire une piece de vers où les ouvrages d'un homme décrié étoient attaqués: *Monsieur, lui dit-il, si vous faites encore une Satyre, je romps avec vous.*

C'est par ces qualités qu'il rendit son amitié si chère à ceux qui la méritoient. Heureux si les douces & les conseils de ce sentiment éclairé, l'eussent consolé des épines du monde, & si la Philosophie qui lui dévoiloit les causes de la sensibilité, eût pu les détruire!

VERS
SUR LA MORT

de Mr. DESMAHIS.

TU meurs, Dieu ! quel objet pour un ami !
Quoi ! celui que j'ai tant aimé [tendre !
N'est plus qu'un être inanimé,
Qui ne sent plus pour moi, qui ne peut plus m'entendre
O mort ! tyran de l'univers, [dre.
Que ton pouvoir est horrible & funeste !
D'un ami véritable & d'un Auteur modeste
Qui rassembloit en lui tant de talens divers,
Un souffle échappé dans les airs,
Un corps sans mouvement est donc tout ce qui reste ?
A qui dirai-je ma douleur ?
Dans quel sein attendri verserai-je mes larmes ?
Hélas ! elles couloient dans le fond de ton cœur ;
Ami, quand ta pitié sensible à mes allarmes,
Au milieu même du malheur,
M'invitoit à trouver des charmes,
Tu n'es plus ; mon destin est de pleurer toujours :
Les regrets flétriront ma vie,
Et l'ombre de la mort doit en noircir le cours ;
Quand la lumière t'est ravie.
Patteste ces cyprés qui couvrent ton tombeau,

Cette lyre pendante à ce triste rameau ;

Cette urne où repose ta cendre ;

Cet Amour qui de pleurs inonde son bandeau ;

Cette palette & ce pinceau ;

J'atteste cette nuit qui semble se répandre

Sur les objets plaintifs de ce sombre tableau ;

Que jamais au plaisir rien ne pourra me rendre.

A ce spectacle plein d'horreur ;

O sagesse ! foible lumière ;

Tu ne peux rien sur ma douleur ;

Ah ! ton secours est vain dès qu'il est nécessaire ;

Je renonce à ta folle erreur ;

Impuissante Philosophie ;

Dans le succès fidele amie ;

Et perfide dans le malheur.

Eh ! quand de tes conseils le sévère langage

Pourroit me consoler de ce que j'ai perdu ;

En ferois-je le moindre usage ?

Ma foiblesse fait mon courage ;

Et ma douleur est ma vertu :

Perdre un ami sans en être abattu ;

Est d'un barbare & non d'un sage.

O toi , qui me défends ces stoïques efforts ;

Ami , si ma douleur porte ma voix plaintive

A tes manes errans sur l'inférieure rive ;

Si ton cœur a suivi ton ame aux sombres bords ;

Si les maux des vivans intéressent les morts ;

Franchis cet intervalle immense ;

Viens voir ton ami malheureux ;

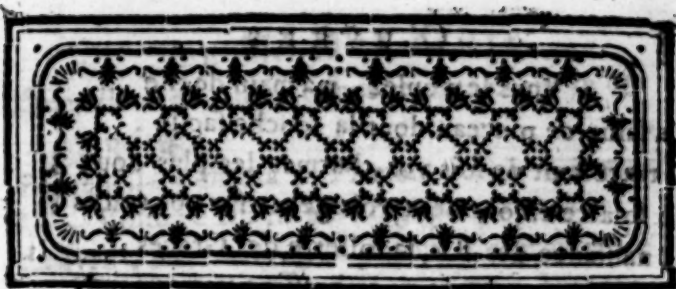
Et malgré le trépas , égalant ma constance ;

Partage encor mes ennuis douloureux.
 L'objet du sentiment peut seul tarir ses larmes.
 Ton ombre peut sur moi plus que tout l'univers.
 Les pleurs que je te donne ont cent fois plus de charmes
 Que les soulagemens qui me seroient offerts.
 Il est pour les ames sensibles
 Un moyen de s'unir au-delà du trépas :
 L'imagination fait des êtres possibles
 Où le cœur trouve des appas.
 Le souvenir de ta présence
 T'offre à mes yeux tel que tu fus :
 Je supplée à ce qui n'est plus ,
 En ajoutant ce que je pense.
 Qui , je te vois sensible à mes ennuis ,
 Je vole à toi , je te tiens , je t'embrasse ;
 Tu pleures moins ta mort que l'état où je suis.
 Mais la douleur enfin au vrai plaisir fait place.
 Tu vis encor puisque je vis.
 Le trépas seroit-il le maître
 D'enlever un de nous en un seul réunis ,
 Sans ôter à l'autre son être ?
 Vain phantôme d'un cœur qui cherche à se tromper ?
 Plus il me paroît agréable ,
 Et plus , quand la raison vient à le dissiper ,
 L'affreuse vérité m'accable.
 Mais quel doux souvenir calme mes sens émus ?
 Celle qui m'enlevoit la moitié de ton ame ,
 Qui pouvant t'embraser de la plus vive flamme ,
 Aima mieux t'élever jusques à ses vertus :
 Celle dont l'amitié fidèle

XIj

*Fait ton éloge par ses pleurs ;
Reconnoitra peut-être à mes douleurs,
Un cœur aimé de toi , digne d'être aimé d'elle.
Du moins j'ai cet espoir , dans mon funeste sort,
De révéler après ta mort.
Ton image dans ton modele.*





ŒUVRES
DE
M. DESMAHIS.



ÉPITRE

A Madame de MARVILLE.

Vous voulez, belle Isé, qu'à peine à son
aurore,

L'astre de mes destins vous annonce son cours ;

Ou plutôt que de moi, que d'un cœur qui s'ignore,

Je sème les replis, je sonde les détours ;

Qu'au milieu d'un groupe d'amours,

Dans le salon brillant du Dieu de l'harmonie

L'expose le tableau de mon foible génie,

Et le système de mes jours.

Vous le voulez, ma main docile
Va saisir ce pinceau dont la touche facile
A tracé tant de fois vos charmes les plus doux ;
Le solâtre enjouement voltigeant sur vos traces ;
La naissance des Ris, la toilette des Grâces ,
Le sentiment en pleurs embrassant vos genoux.
Mais comment de si loin revenir sur mon être ?
Pourrai-je abandonner cette foule d'appas,
Cet air intéressant, ces accords délicats ,
Ce je ne sçais quel feu, trop dangereux peut-être ?
Comment vous ferai-je connoître
Celui qui ne se connoît pas ?
Occupé tout entier des vœux de ce que j'aime ,
Dans un cœur étranger plaçant tout mon bonheur ,
Je suis encor pour moi le plus obscur problème ;
Pourquoi , par un ordre suprême ,
Du don de m'ignorer m'arracher la douceur ?
Faut-il enfin m'ouvrir, me résoudre moi-même ,
Et vous analyser mon cœur ?
Ah ! puis-je m'en défendre ? un regard tout de flamme
A déjà sçu percer les voiles de mon ame ;
Je me sens pénétré du feu de ses rayons ;
Et déjà devant moi la vérité fidelle ,
Plaçant son miroir pour modèle ,
A préparé la toile & posé les crayons :
Philippe n'étoit plus, ce trop vaste génie ;
Des Grâces , des Amours , des Muses regretté ,
Politique, Guerrier, Disciple d'Uranie ,
Arbitre des talens & de la volupté.
Philippe n'étoit plus, & je commençois d'être ;
Je sortis du néant, il entroît au tombeau.

Chapelle orna long - temps les lieux qui m'ont vu
naître ,

Fontenelle y chanta , l'Amour étoit son maître :
Là , Voltaire essaya son tragique pinceau :

La lyre , les crayons , le chalumeau champêtre ,
Les attributs des Arts entourèrent mon berceau.

Je crois au milieu d'eux comme au sein du Lycée ,
Mon esprit moins étroit s'ouvre insensiblement ;

En termes plus certains j'exprime ma pensée ,

Mon cœur moins vuide enfin connoît le sentiment.

Lui seul à la vertu prête de nouveaux charmes :

Graces de la pudeur , plaisir touchant des larmes ,

Tendre son de la voix , silence encor plus doux ,

Refus , desirs , transports , il vous réunit tous.

Pour remplir tous les jours d'une courte existence ,

N'étoit-ce point assez de posséder un cœur ,

De sentir vivement , d'aimer avec constance ,

De désirer sans trouble , de jouir sans langueur ?

Ah ! falloit-il encor , victime du génie ,

Trop séduit par les sons d'une vaine harmonie ,

Vouloir être introduit dans le sacré Vallon ,

Et parcourant ces bois que la foudre environne ,

Joindre dans la même couronne ,

Aux myrtes de l'Amour les lauriers d'Apollon ?

Mais quoi ! si de tout temps la noire frénésie

Au nectar de la poésie

A mêlé ses poisons brûlans ,

Faut-il que les excès de la débauche impure

Nous fassent renoncer aux dons de la Nature ,

Et juge-t-on des arts par l'abus des talens ?

Ainsi que des couleurs la toile prend la teinte ;

Nos écrits de nos mœurs prennent toujours l'em-
preinte ;

C'est la glace où le cœur est rendu trait pour trait :
Je vais peindre le mien sans espoir & sans crainte ;
Je suis fidele au vrai , même dans mon portrait.

Si l'homme est méchant , je l'oublie ;

S'il n'est que fou , j'en ai pitié :

J'ignore la haine & l'envie ;

Je ne connois que l'amitié.

O vous , qui pratiquez ses plus tendres maximes ,
Qui m'aimez pour moi-même , & non pas pour
mes rimes ;

J'en goûte auprès de vous la parfaite douceur :

Le Dieu de tous les Arts , l'ingénieux Voltaire

A formé mon esprit , & vous mon caractère ;

Je lui dois mes talens , mais je vous dois mon cœur.

Contre moi chaque jour Zoile peut écrire ;

Ma vengeance est muette , & de son noir délire

Un stoïque maintien sera l'unique prix :

Si ses armes sont la satire ,

Mon bouclier , c'est le mépris.

Sauvé de ces écueils connus par cent naufrages ,

Encor moins descendrai-je à des éloges bas :

Le mensonge flatteur est loin de mes ouvrages.

Quand je chante Daphné , Lysis , ou Mécénas

C'est peu de mon estime , ils ont tous les suffrages ,

Et je n'exprime point ce que je ne sens pas.

Peut-être de moi-même adulateur frivole

Tel qu'un amant séduit par une vaine idole ,

Tel que Narcisse épris de sa propre beauté ,

Je m'abuse , & je peins peut-être

Bien moins ce que je suis , que ce qu'il faudroit être.
Aux yeux de l'amour-propre on n'est jamais flatté.
Du moins que cette estampe où l'honneur se copie
Soit le plan de mes mœurs , la carte de ma vie ;
Comme un oracle sûr je veux l'interroger :
Si par la main de l'art elle est trop embellie ;

C'est à moi de me corriger.

Que ne puis-je à l'instant , dans le creuset du Sage
Epurér mes talens , & mon cœur encor plus ;
Joindre aux fleurs du printemps les fruits du troisiè-
me âge ,

Les attrails de Minerve aux grâces de Venus ;
Porter chez mes amis cet heureux assemblage ,
La solide raison , le léger badinage ,
Et sur-tout les vertus de la société ;
Simplicité de mœurs , ainsi que de langage ;
Candeur inaltérable , exacte vérité.

Ah ! que ne puis-je enfin , pour finir cette image ;
Bannir de mes foyers la molle oisiveté ,

Et d'un goût peu constant , d'un esprit trop volage ;

Arrêter le papillonnage ,

Et fixer l'instabilité !

Cette flottante incertitude

Variant chaque jour mes frivoles desirs ;
Me conduit quelquefois des plaisirs à l'étude ;
Mais plus souvent encor de l'étude aux plaisirs.
Doux plaisirs , votre temple est celui du mystère :
J'y vais avec Themire ; & le devoir austère ,
La plus pure vertu ne s'en peut alarmer :
L'hommage que j'y porte est le desir de plaire ,
Et la certitude d'aimer.

Qu'un autre, guidé par l'Envie,
Dans l'ancre de Méduse aille armer sa fureur,
Qu'isolé, sans amis, à lui-même en horreur,
A dégrader les arts il consume sa vie,
Et que toujours plus détesté,
Plus rampant ou plus téméraire,
La haine, l'intérêt, l'ignoble obscénité
Dictent les seuls vers qu'il peut faire :
Pour moi, toujours plus enchanté
De l'aimable simplicité,
Aux rives de Tibur j'irai chanter Glycere,
Orner de pampres verts cet autel écarté,
Et couronner enfin des roses de Cythere
La Sagesse & la Volupté.
Ainsi pensa toujours cet aimable génie,
Ce Philosophe aisé, ce convive charmant,
L'interprète du sentiment,
Et le vrai Dieu de l'harmonie ;
Chaulieu, ce Peintre des Amours,
Anacréon du temple, Ovide de nos jours,
Dans les vers de qui tout respire,
Et l'atticisme si vanté,
Et la Romaine urbanité,
Et ce charme François que je ne puis décrire.
Ainsi pense l'Auteur des Graces si connu,
Le Chantre de Vert-vert, l'amant de la nature :
Telle qu'un clair ruisseau, sa veine est douce & pure,
Et tel que ses écrits son cœur est ingénu.
Adoptant leur esprit, leur négligence même,
Je voudrois allier dans un heureux système
La vertu, les plaisirs, les arts, la liberté.

La morale à mes yeux se montre sous l'image

D'une jeune & tendre beauté :

La timide pudeur règne sur son visage ;

Moins belle que Venus elle plaît davantage ;

L'adorable franchise habite à son côté ,

Un soupir est tout son langage ,

Les larmes de l'amour font sa félicité ;

Son symbole est un cœur : qu'enseigne-t-il au Sage ?

La nature & l'humanité.

Mais c'est peu de prêter à ma philosophie

Ce tendre , ce touchant que le cœur déifie :

Il est d'autres devoirs , des décrets adorés ,

Plus d'une chaîne qui nous lie ,

Et des engagements sacrés.

Nous naissons tous sujets d'une double puissance ;

Chaque Peuple a son culte , & chaque État ses loix :

Malgré l'audace impie , & l'aveugle licence ,

Respectons les Autels , obéissons aux Rois.

Toujours vertueux par système ,

Coupable trop souvent, mais par fragilité ,

Dumoins lorsque d'Aaron j'entens la voix suprême ;

Fidèle Israélite , & m'oubliant moi-même ,

De ma foible raison j'abaisse la fierté ,

Et laisse captiver devant un Diadème

Mon impuissante liberté.

Cependant, ennemi du cruel fanatisme ,

Secrètement blessé d'un trop grand despotisme ,

Je n'ai point l'air esclave au milieu de mes fers :

Telle est mon ame toute entière ,

Et telle sera la matière

De mes écrits & de mes vers.



ÉPITRE

A MADAME DE ***

VOUS avez un mari jaloux ;
Une sœur prude & sédentaire ;
De sots parens vous ont cru tous
De leur honneur dépositaire ;
Et vos jours ne sont point à vous ;
De toute amoureuse entreprise
C'est à qui vous préservera ;
L'un vous observe à l'Opéra ,
L'autre vous conduit à l'Eglise.
A vos regards qu'ils ont surpris
Par-tout ils ferment le passage ,
Epiant sur votre visage
Jusqu'à la trace d'un souris.
Vous seriez plus libre en Asie ;
Vous ne disposez pas d'un jour :
Non , la cruelle jalousie
N'est point fille du tendre amour.
Ce monstre, à l'œil triste, au teint blême,
Dans les ténèbres écoutant ,
Troublé du bruit qu'il fait lui-même ,
Ajoute à tout ce qu'il entend ,
Et fait peur en disant qu'il aime ,
Il défend les tendres desirs ,

Rendus plus vifs par sa défense,
Il permet les autres plaisirs,
Toujours détruits par sa présence,
Envain l'éclat des diamans
Orne vos graces naturelles ;
Envain à nos pieces nouvelles
Vous brillez de mille agrémens ;
Le jour n'est favorable aux belles,
Que quand la nuit l'est aux amans,

De quoi vous sert qu'on idolâtre
Ces levres du plus beau corail,
Ces dents du plus brillant émail,
Ce teint d'incarnat & d'albâtre,
Tandis qu'Amour soupire en vain
Pour ces fleurs fraîchement écloses,

Que les jaloux ont de rigueur !
Leur tendresse même est cruelle.
Mais je possède votre cœur,
Et l'amour est toujours vainqueur
Lorsque l'ardeur est mutuelle.
Dans le silence de la nuit
Il enseigne à marcher sans bruit
Jusques sur les ressorts d'un piège,
Et les pas de ceux qu'il conduit
Ne s'impriment point sur la neige.
Corinne étoit, ainsi que vous,
Esclave d'un mari jaloux ;
Elle étoit sans doute moins belle :
Ovide charma son ennui,

Je suis plus amoureux que lui ,
Serez-vous moins sensible qu'elle ?



ÉPITRE A MADAME DE . . .

JE vous quittai , flatté de l'espérance
De vous revoir , agréable séjour ,
Vallons chéris , où sur les pas d'Hortense ,
Lorsque Pomone annonce sa présence ,
Le Dieu des cœurs vient établir sa Cour.
Trois jours au plus remplissoient mon attente ,
Vers son pourpris ce Dieu guidoit mes pas ;
J'attends l'instant d'une ame impatiente,
L'instant arrive , & je n'arrive pas.

A ce début , vous jugerez sans peine ,
Jeune Comtesse , aimable souveraine
De tous les cœurs , mere de l'enjouement ,
Que sans le prompt & subit changement
Que fait en nous mal de gorge ou migraine ,
Ja près de vous serois en ce moment.
Oui ; je serois dans ce réduit charmant ,
Azile tendre où séjourner les graces ,
Les jeunes ris , les folâtres amours ;
Je les verrois y marcher sur vos traces :
N'y sont-ils pas attachés pour toujours ?
J'y reverrois ce Nestor vénérable ,
Qui , pouvant tout , à tout a renoncé ,
Et préfèra le loisir délectable
D'un Philosophe aussi sage qu'aimable ,

Au faux éclat d'un monde vernissé,
 Peut-être aussi reverrois-je la face
 Du bon Curé, qui si courtoisement,
 En nous tordant grimace sur grimace,
 Se travailloit pour faire un compliment
 Digne de vous, & qui buvoit d'autant.
 Mais dénué d'une douce espérance,
 Privé d'un bien si cher à mes desirs,
 Je suis contraint d'en chercher l'apparence :
 Le souvenir est l'ombre des plaisirs.



EPI TRE A M. D***

TOI, qui né Philosophe au sein de l'opulence,
 Au milieu des plaisirs d'un monde séducteur,
 Vis dans un paisible silence,
 Des intrigues des Cours utile spectateur,
 Par une sage indifférence,
 Des passions toujours vainqueur,
 Sçais conserver l'indépendance
 De ton esprit & de ton cœur :
 Tu peux, parmi le bruit, dans le centre des Villes,
 Jouir de tous les dons de la tranquillité ;
 Entouré d'embarras futiles,
 De faux brillans, de vœux stériles,
 Tu n'en es que moins agité.
 Maishélas ! mon esprit moins ferme & plus timide,
 A besoin de choisir un séjour écarté,
 Si de loin sur tes pas il veut prendre pour guide,
 Le flambeau de la vérité.

Il m'éclaire en ces lieux : du plus épais nuage
Il a sçu dissiper toute l'obscurité ,
J'y reprends pour moi-même un entier avantage ,
Je rentre en mon premier partage ,
Le repos & la liberté.

J'y trouve cette paix, ce calme inaltérable ,
Ces doux ravissemens qui coulent dans nos cœurs ,
Un bien pur & parfait , ce loisir désirable

A ceux qui suivent les neuf Sœurs,
Sur cette rive solitaire ,
Où le silence les conduit ,
De leur commerce salutaire
Je peux recueillir l'heureux fruit,
Je puis , dans sa course légère ,
Arrêter le temps qui nous fuit ;
Et loin du tumulte & du bruit ,
Dans l'indolence littéraire ,
Voir couler mollement des jours
Dont , gouverné par la folie ,
Le monde qui lui sacrifie ,
Semble vouloir hâter le cours,
Malgré les charmes dont Melisse
Sçait masquer ce monde à nos yeux ,
En est-il moins contagieux ?
Sous les fleurs est le précipice ;
L'ambition n'est que supplice ,
Le luxe qu'un dehors trompeur ,
L'amour un enfant du caprice ,
Et la beauté qu'un artifice ,
Moins le plaisir des yeux que le tourment du cœur ,
C'est entre les bras d'Uranie ,

Qu'aux attrails des neuf Sœurs entierement livré ,
Contre les préjugés dont la terre est remplie ,
Je trouve un asyle assuré.

Et quel sujet plus propre aux douces rêveries
Qui charment le loisir des enfans d'Apollon ,
Que ces lieux enchanteurs, ces bosquets, ces prairies!

Tout y peint le sacré vallon.

Assis près de cette onde pure ,
C'est au bruit, au tendre murmure
De ces légers ruisseaux bordés de myrtes verts ,
Que saisi d'une douce ivresse ,
Ainsi qu'aux rives du Permesse ,
Chapelle cadencoit des vers.

C'est dans l'enfoncement de ce bocage sombre ,
Que du plus grand des Rois Voltaire évoquoit l'ombre,
Qu'Apollon écoutoit ses chants harmonieux.

C'est sur ces gazons , ces fougères ,
Que Fontenelle apprit la langue des Bergeres ;
Et sur cette terrasse il mesuroit les Cieux.

C'est parmi les festins , les jeux de cette table ,
Que buvant le Nectar des Dieux ,
Brilloit la négligence aimable
Et des Courtins & des Chaulieux.

Sully , jardin délicieux ,
Vallons qui de Tempé rappelez la mémoire ,
Bords fortunés d'Amphise, arbres chéris des Cieux ,
Divins rivages de la Loire ,

Que votre sein renferme un trésor précieux !

Paris est le séjour du faste & de la gloire ,

Le bonheur habite en ces lieux.

É P I T R E

A T O N,

*Chienne de Madame****

T A O N, je vous dois un compliment,
Depuis long-tems c'est votre attente ;
Et je vais saisir justement
Votre état de convalescente.

Pendant les deux jours de tourment,
Qu'on vous croyoit agonisante,
De ce domicile charmant

L'on avoit banni l'enjoûment :
Dans un mortel saisissement

Nous étions tous également :

La Maîtresse & la Gouvernante,
En vous donnant un lavement,
Se lamentoient cruellement ;

Tout partageoit conséquemment
Votre douleur intermittente.

Mais je vois pour vous dans les cieux
Naître l'aurore la plus belle ;

Vous ouvrez bien vos deux grands yeux,
Vous courez dès qu'on vous appelle,
Vous badinez élégamment

Vos longues oreilles de soie :

Nous mourions il n'est qu'un moment,
Et nos cœurs nagent dans la joie.

Vous méritez notre pitié,
Et cela s'en va de soi-même ;
Vous êtes digne d'amitié,
Mais un peu moins qu'on ne vous aime.
Votre Maîtresse , à deux genoux ,
Vous diroit presque , je t'adore :
Pour avoir un baiser de vous ,
Il faut sans cesse qu'elle implore ;
On respecte votre courroux ,
On gronde celui qui vous touche :
Il en est plus d'un parmi nous
Qui voudroit avoir votre bouche.
Enfin , si fort on vous chérit ,
Que vous avez même toilette ,
Vous couchez dans le même lit ,
Vous mangez dans la même assiette.
Ah , que votre sort est charmant !
Et qu'il est bien digne d'envie !
Avec vous , contre un seul moment ,
Je troquerois toute ma vie.
Il est toutefois certain point
Qui vous tient au cœur à merveille ,
Vous avez beau pencher l'oreille ,
Chère TON , vous n'en aurez point.
Votre Maîtresse au jeu d'amour
Dit qu'il n'est rien que malencontre ,
Plus vous voudrez aboyer pour ,
Plus elle saura prêcher contre.
Mordez-la quelque beau matin ,
Ce sera bien faire , je vous jure ;

Car elle a l'esprit trop muet
Sur ce besoin de la nature.



EPI TRE

A UNE DEVOTE.

CRUELLE Eglé, daignez m'entendre !
Tandis qu'occupé loin de vous ,

Celui qui vous prêcha le cilice & la cendre ,
Enseigne tristement ce qu'on ne peut comprendre ;
Ou peut-être en secret se permet tous les goûts
Qu'en public il vient de défendre ;

Je rends à vos beautés l'hommage le plus tendre ,
Vous seriez à ses pieds , je suis à vos genoux.
Du culte de l'amour , je viens , timide Apôtre ,
Oubliant mon bonheur pour m'occuper du vôtre ,
Profiter d'un instant difficile à saisir :

Vous m'enflammez du plus ardent desir ;
Mais rejettez mes vœux , couronnez ceux d'un autre ,
Si de lui votre cœur attend plus de plaisir.
Pouvez-vous préférer les plus arides plaines
A des vallons fleuris par cent ruisseaux coupés ,
A ces ombrages frais , des routes incertaines ,
Aux plus riches côteaux , des rochers escarpés ?
Quittez , Eglé , quittez pour un plus doux système ,
Thérèse & ses vapeurs , Paschal & son dilème :

Fuyez le spectre à long manteau ,
Qui contre la raison prononçant anathème ,
De l'erreur sur vos yeux étendit le bandeau ,

Vous disant que les biens dont la nature abonde ,
Ne sont faits que pour les méchants ;
Et qu'on punit là-bas des plus cruels tourmens ,
Les plus doux plaisirs de ce monde.
Vous perdez vos beaux jours dans ces illusions ;
Et votre ressource est de croire
Qu'un être bienfaisant, dans l'éclat de sa gloire ,
Jouit de vos privations.
Le premier qui s'en fit une si fausse image ,
Fut le premier blasphémateur ;
Le plaisir seul annonce un souverain auteur ;
Le plaisir le plus grand est le plus pur hommage.
Armé contre les cœurs cruels ,
L'Arbitre des humains puniroit-il le vôtre ,
D'avoir fait son bonheur par le bonheur d'un autre ?
Les jeux de ses enfans , leurs plaisirs mutuels ,
Pour ce pere commun seroient-ils une offense ?
C'est du mal qu'ils se font qu'il doit prendre vengeance.
Quand il se plut à vous former ,
Qu'il répandoit sur vous un attrait invincible ,
Que sur ces mêmes bords où vous deviez charmer ;
Il me fit naître avec un cœur sensible ,
Pouvoit-il, justement, me défendre d'aimer ?
On voit mille sectes diverses
D'absurdités s'entr'amuser ,
Et jusques à des Sœurs converses ;
Sur la Grace dogmatiser :
Mais sur la douceur d'un baiser
On n'a point fait de controverses.
Aux rives de la Seine , aux bords du Tanais ,

Sans Catéchisme on apprend comme on aime !
Il est des mœurs , des Loix de différens pays ;

La nature est par-tout la même.

Ce qu'on fait par instinct ne fut jamais pervers.
Tout sentiment d'amour est vertueux , sans doute.
Quand ce charme au printems se répand dans les airs ;
Sur les cieux abaissés le Créateur écoute

Le Cantique de l'univers.

A notre aîné l'amour est aussi nécessaire ,
Qu'aux plantes la chaleur , à nos yeux la lumière
Des plus brillantes fleurs il forme ses liens ;

Pour tous les maux souverain baume ,

Quintessence de tous les biens ,

Tous les autres plaisirs sont accrus par les siens.

Ici , dessous un simple dôme ,

Il adoucit les mœurs d'un maître dangereux :

Là , sous un toit couvert de chaume ,

Il console des malheureux.

Des plus grands des humains il recut les hommages.
Sa peinture occupa les plus rares esprits.

Homere , en ses divins écrits ,

Nous en offre par-tout les plus vives images.

Sur le sommet d'Ida , quand la Reine des Dieux
Se livre aux vœux brûlans du Maître du tonnerre
Mille naissantes fleurs embellissent la terre ;
Des charmes de l'amour symbole ingénieux.

Vous , qui des Jasmins & des roses ,

Avez les doux parfums & les vives couleurs ,

Eglé , mélange exquis des plus aimables choses ,

Venez sur les gazons faire éclore des fleurs.



E P I T R E

A M. DE M***

EST-IL vrai, comme on le publie ,
Que dans la saison des Amours ,
Dans l'âge heureux de la folie ,
Vous laissez obscurcir vos jours
Par l'oïfive mélancolie ?
Est-il vrai que loin des sermens ,
Ou des trahisons de nos belles ,
Loin de leurs crédules amans ,
Loin de leurs jalouses querelles ,
Et de tant d'autres bagatelles
Autrefois vos amusemens ,
Fatigué des tracasseries ,
Glacé par les plaisanteries ,
Attristé même par les ris ,
Solitaire au sein de Paris ,
Tranquille au milieu de l'yvresse ,
Sobre devant les meilleurs mets ,
Vous voulez vivre désormais
Sans créanciers & sans maîtresse ?
Qu'est devenu cet heureux tems ,
Où plus avare des instans ,
De l'Amour n'ayant que les aîles ,

Vous portiez vos vœux inconstans
 Atant d'aimables infideles,
 Et faïsiez tant de mécontents ?
 Alors toujours gai sans étude ,
 Endetté sans inquiétude ,
 Jamais stérile en jeux de mots ;
 Vous scaviez railler sans déplaire ,
 Etre indiscret avec mystere ,
 Et déraisonner à propos.
 De l'Epigramme à l'Elégie
 Qui peut vous avoir fait passer ,
 Et quelle funeste magie
 Vous fait prendre une léthargie
 Pour l'art de vivre & de penser ?
 Qu'Erasme , dont l'orgueil se fonde
 Sur un grand nom , son seul appui ;
 Qui jamais ne rit , toujours fronde ,
 Et n'a d'estime que pour lui ,
 Dans une retraite profonde,
 Se sauve du mépris d'autrui ,
 Et las d'ennuyer tout le monde ;
 Aille à son tour périr d'ennui ;
 Qu'après l'éclat d'une aventure
 Qui ternit son nom pour toujours ;
 Fuyant les ris ou le murmure ,
 Qu'excitent ses nombreux amours ,
 Et survivant à sa figure ,
 Dans quelque coterie obscure
 Belise aille compter ses jours :
 Mais vous , qui jeune & sûr de plaire ;

Etes

Etes né pour tous les plaisirs ,
 A qui les Fastes de Cythere
 N'offrent que d'heureux souvenirs ,
 Pourquoi sortir de votre sphere ,
 Et forçant votre caractère ,
 Laisser éteindre vos desirs ?
 Du Dieu qui préside aux caprices
 Chez nos Prudes , ou nos Actrices ,
 Rallumez plutôt le flambeau ;
 Et quittant Platon pour Ovide ,
 Des mains d'une nouvelle Armide
 Venez reprendre son bandeau.



É P I T R E

A UN HOMME DE ROBE.

A VOUS , Monsieur le Sénateur ,
 Bon jour , bon an , plaisir , honneur ,
 Doux sommeil , ame satisfaite ,
 Longs soupers , librés entretiens ,
 Bon cuisinier , santé parfaite ,
 Aucuns maux , & beaucoup de biens.
 Puissiez-vous , loin des cris stériles ,
 Et des injurés du Barreau ,
 Dans quelques féminins Conciles ,
 Faire juger sur le bureau
 Les procès rians & faciles ,

Que le Dieu qui porte un bandeau,
Après vingt Arrêts inutiles ,
Sur quelques Requêtes civiles ,
Viendra rapporter de nouveau !
Puissez-vous , loin du *periffilage*
De nos ignorans beaux esprits ,
Loin du fastueux étalage
De nos savans sans coloris ,
Loin des absurdes hyperboles ,
Et des froids bons mots répétés
De tant de sots pris & quittés
Par un amas d'illustres folles ,
Qui très-mauffadement frivoles ,
Courent après les nouveautés ;
Enfin loin des méchancetés ,
Et des orageux Cavagnoles
De nos décrépites beautés ,
Dans un cercle de jeunes Fées ,
Moduler de tendres chansons ,
Et de l'art brillant des Orphées
Donner vos accens pour leçons !
Puissez-vous , aimé de Silvie ,
Lui consacrer tous vos instans ,
Et sans desseins trop importans ,
Sans occupation suivie ,
Sans faste , sans airs éclatans ,
Savoir apprécier la vie
Par les plaisirs , non par le tems.





É P I T R E

A CHLOÉ.

⸫
⸫ L n'est point de forfaits qu'on n'impute à l'Amour.
Ses fleches sont empoisonnées ;
Le Caucase & les Pyrenées

Dans leurs rochers , dit-on , lui donnerent le jour ;
Il se nourrit de pleurs , c'est le tyran du monde ;
Tout y feroit sans lui dans une paix profonde ;
Lui seul en trouble le repos.

Ne prête point , Chloé , l'oreille à ces propos :
Si pour nous en punir ce Dieu quittoit la terre ,
On verroit tout languir , tout perdrait ses appas ;
L'hyver , les glaçons , les frimats
Sans cesse nous feroient la guerre.

L'Amour est le Dieu du Printems :
Le feu de son flambeau ranime la nature ,
Fait croître les moissons , donne aux Prés leur
verdure :

C'est lui qui fait bondir les troupeaux dans les
champs :

C'est lui qui peint les fleurs des couleurs les plus
belles ;

Ce qu'on nomme zéphir est le vent de ses ailes ;

L'Univers en un mot lui doit ses agrémens.

L'Amour embellit tout , jusqu'à la beauté même ,

Ou plutôt il fait la beauté.

C'est à lui qu'un beau teint doit sa vivacité.

Par lui, par son pouvoir suprême,
Des boucles de cheveux ornés de quelques fleurs,
Sont autant de filets où se prennent les cœurs.
Ce sourire enfantin, ce son de voix qui touche,
Et ce je ne fais quoi dont le charme secret
Invite les baisers à voler sur ta bouche,
Tu les tiens de l'Amour, c'est un don qu'il t'a fait.

Ne pense pas qu'en ce tableau,
Du Peintre de Philippe imitant l'artifice,
Je te montre l'Amour du côté le plus beau ;
Je ne fais point tromper, rends-moi plus de justice.
Pour convaincre ton cœur de ma sincérité,
Ecoute ce récit par maints Grecs attesté.

Les Dieux en corps & Junon à leur tête,
Chez Jupiter se rendirent un jour :

Tous de concert se plaignoient de l'Amour ;

Et concluoient dans leur requête

Qu'il falloit le bannir du céleste séjour.

Pour l'accusé Jupin demande grace,

Mais c'est en vain, on s'écrie, on menace,

S'il ne fait droit, de désertier sa cour :

Vesta, Cerès vont chercher le coupable :

Pour qu'il ne leur échappe pas,

Les barbares, de fers chargent ses petits bras :

Rien ne peut désarmer leur cœur impitoyable ;

Lui, croit que c'est un jeu, tend les mains sans
effort :

Mes grands-mamans, dit-il, si vous serrez trop
fort,

Vous vous en souviendrez, je vous la garde bonne.

Ah! si je puis avoir mon tour ,
Vous le savez , des fers que l'Amour donne ,
Les marques restent plus d'un jour.
Conduit dans le Sénat céleste ,
Il y cherche Vénus d'un regard agité ;
Quand quelque part se trouve la beauté
L'Amour n'a rien à craindre de funeste.
Vénus étoit absente ; aux bords du Simois ,
Dans les bras du Dieu de la guerre ,
La Déesse ne songeoit guère
Qu'on pût se plaindre de son fils.
Ce petit Dieu ne voyant point sa mere ,
Sent de son cœur la crainte s'emparer :
Hélas! dit-il, quel crime ai-je pu faire ?
Puis tout-à-coup il se met à pleurer.
Quel Amour est touchant quand il verse des larmes !
Un mortel se fût adouci ,
Il eût soudain rendu les armes ;
Les vieilles Déités ont le cœur endurci ,
Chassé du séjour du tonnerre ,
Il fut relégué dans ces lieux :
A cela qu'ont gagné les Dieux ?
Ils sont venus le chercher sur la terre.





ÉPITRE

A MADAME.....

§ I votre rupture est sincere ,
Hâtez-vous de la confirmer ,
Avec moins d'art , plus de mystere ,
Profitant mieux des dons de plaire ,
Goûtez mieux le plaisir d'aimer.
Ecartez ce peuple perfide ,
Ces petits insectes titrés ,
Qui de leur figure enivrés ,
Chez vous , d'une course rapide ,
Apportent dans des chars dorés ,
Des sens flétris , une ame vuide ,
Et de grands noms deshonorés.
Fuyez le jargon insipide ,
Qu'on prend pour l'esprit aujourd'hui ,
Cette vivacité stupide
Qui joint la fatigue à l'ennui ;
Et n'ayant que l'amour pour guide ;
Loin de tous les faux agrémens ,
Venez dans le Temple Gnide
Abjurer vos égaremens.
Parmi des sœurs éternelles ,
Regardez Damis & Fatmé ;

Leur esprit toujours rallumé
Par des aventures nouvelles ,
Jette en vain quelques étincelles ,
Leur cœur n'en est point enflammé.
Damis conduit par la folie ,
Loin de son espoir emporté ,
Arrive à la mélancolie ,
En courant à la volupté.
Fatmé cherchant le bien suprême
Au sein de la frivolité ,
Trouve dans l'inconstance même
L'ennui de l'uniformité.
Tandis que Thémire & Silvandre
Renouvellant un serment tendre ,
Par eux millefois répété ,
Goûtent tous les jours à l'entendre ,
Le charme de la nouveauté.
Leur bonheur est inaltérable ,
C'est ce jour doux , pur & durable
Qui colore tout l'univers ;
Le plaisir seul n'est comparable
Qu'au feu passager des éclairs.



V E R S

A MADAME DE....

DANS votre Château si vanté ,
Vous qu'on envie & qu'on adore

Pour l'esprit & pour la beauté,
 Je reviens donc jouir encore
 Des douceurs de la liberté,
 Du silence des bois & des parfums de Flore,
 Du crépuscule & de l'aurore,
 Des dons de la nature & de la vérité.
 Mais à tous ces dons je préfère
 Vos charmes, vos talens, vos goûts :
 Ovide retenu par des liens si doux,
 Dans son affreux désert, eût cru vivre à Cythere ;
 Tous nos plaisirs enfin ne seroient rien sans vous.
 Les amours & les jeux vous prennent pour leur mere,
 Et le front couronné des fleurs d'Anacréon,
 De votre séjour viennent faire
 Le véritable Panthéon
 De tous les Dieux qui savent plaire.



ÉPITRE

A M. DE MARVILLE.

SI du reste de ma jeunesse
 Je puis jouir en liberté,
 Et consacrer à la mollesse
 Des jours filés par la santé,
 Je n'irai plus perdre ces heures
 A chercher des biens superflus,
 Dans les fastueuses demeures

Des Séjans & des Lucullus.
Une bonne plaifanterie ,
Un ingénieux enjouement ,
Une agréable rêverie ,
Un voluptueux sentiment ,
Se rencontrent trop rarement
Dans une riche galerie ;
Et dans ta petite maifon ,
D'où rien de grand ne fe découvre ,
Nous trouverons fur un gazon ,
Le bonheur exilé du Louvre.
Cet humble & tranquille réduit ,
Placé loin des fots & du bruit ,
Sans magots , fans bronzes , ni glaces ,
Aux plaifirs du cœur dédié ,
Sera la chapelle des Graces ,
Et le temple de l'Amitié.
Là , difciples de Théophraste ,
Nous rirons de ce fat ambré ,
Qui bâille dans un falon vafte ,
Encor trop étroit à fon gré ;
Et qui du vulgaire admiré ,
Comme un plomb vil , eft le contraste
De l'or dont il eft entouré.
Efclave ou tyran de fa femme ,
Honteux ou vain de fes ayeux ,
Cet ignorant fententieux
Rit des sottifes qu'il déclame ;
Et dans fes meubles précieux ,
Tout eft fait pour frapper les yeux ,

Mais rien n'est fait pour toucher l'ame.
 A tous les préjugés soumis,
 Cet homme accablé de richesses,
 N'a que d'infideles maîtresses,
 Et que des gourmands pour amis.
 Tandis qu'avec peine il digere,
 Qu'il pense faux avec travail,
 Ou qu'il boude dans son Serrail,
 L'amour me conduit chez Glicere.
 On nous sert un souper frugal;
 Sa main, qu'un tas de lys compose,
 Me présente l'heureux cristal
 Qu'a touché sa levre de rose.
 Tu connois cette volupté:
 Toi qu'avec plaisir je contemple
 Au sein de la sobriété,
 Ami de la simplicité,
 Contre une fortune plus ample
 N'échange point la liberté.
 Les vrais plaisirs sont dans ta sphere:
 Sans obscurité, sans éclat,
 A-t-on besoin d'un grand état,
 Quand on a le bonheur de plaire?





ÉPITRE

A M. DESMAHIS,

PAR M. ***.

QUITTEZ la palette légère ,
 Où l'amour broye encor vos plus belles couleurs;
 Appelé par Thalie à de plus grands honneurs ,
 Il est temps qu'aujourd'hui, d'une main plus sévère,
 Pour achever la peinture des mœurs ,
 Vous repreniez le pinceau de Moliere.
 Laissez-moi des amans le tendre caractère:
 C'est à moi qu'il convient de chanter leurs douceurs,
 Moi, qui toute la vie auprès d'une bergere
 Ai porté la houlette & le chapeau de fleurs.
 Tandis qu'au sein de la mollesse,
 Fuyant la table ouverte & le souper prié ,
 Vous accordez vos jours à l'amitié ,
 Et consacrez vos nuits à la tendresse,
 L'honnête-homme en tous lieux se voit humilié
 Par mille fots de toute espece.
 Essain fâcheux , qui , trop multiplié ,
 Abuse de votre paresse,
 Et qui par ses succès se croit justifié.
 Voyez passer Cléon; sa superbe voiture
 Le mene avec fracas chez Lise, chez T
 C'est , à l'entendre, encore une aventure ;

*Sa visite est un rendez-vous :
Des amans qu'on avoit , il a fait la rupture ,
Et c'est enfin pour lui qu'on les a quittés tous.
Regardez la jeune Glycere ,
Qui dans la crainte des jaloux ,
Ecoute en même temps l'Abbé , le Militaire ,
Le Magistrat , l'homme d'affaire ,
Quelquefois même son époux ,
Sans les aimer & sans leur plaire.
Par cette esquisse trop légère
D'originaux qu'on ne peut corriger ,
Ami charmant , c'est à vous de juger
Des portraits qu'il vous reste à faire ,
Pour les punir & nous venger.
Peignez aussi l'insensible coquette
Qui veut plaire toujours sans jamais s'engager ,
La dédaigneuse & l'indiscrete ,
L'ami trompeur , avec l'amant léger.
Si pourtant quelquefois , pour toucher une belle ,
Vous voulez peindre encor le tendre sentiment ,
L'amour heureux avec l'amour fidele ,
Venez chez moi , mon Eglé vous appelle :
Vous y verrez avec quel agrément
Cette jeune beauté , toujours vive & nouvelle ,
Entre le goût & l'enjoûment ,
Sçait enchanter les jours que je passe auprès d'elle...
Mais je vois qu'insensiblement
Je vous ramene à la tendresse ;
Ah ! pardonnez ce mouvement
D'un amant trop épris , qui , plein de son ivresse ,
Vous écrit même en ce moment
Sur les genoux de sa maîtresse.*



R É P O N S E

de M. Desmahis à l'Épître précédente.

D E s jeux de mon esprit, vous l'arbitre sévère ,
Des secrets de mon cœur , vous le dépositaire ,
Vous pour qui la paresse a des charmes si doux ,
Qui si légèrement passez dans tous vos goûts
Des desirs à la négligence ,
Pour mes autres défauts , ami plein d'indulgence ,
Pourquoi reprendre en moi le seul qui soit en vous ?
Rendu par votre exemple à vos leçons rebelle ,
Que ne puis-je oublier ce qu'Apollon m'apprit ?
La volupté naquit dans les bras d'une belle ,
Et l'inquiétude cruelle
Sur l'oreiller d'un bel esprit.
De ce monde frivole où tout n'est qu'imposture ;
Où l'esprit n'est qu'un froid jargon ,
Où le sentiment n'est qu'un nom ,
Vous me pressez en vain d'achever la peinture
Ignoré du public , à l'abri des discours ,
Loin de tous les travers , je vis sans me contraindre ;
L'amour & l'amitié remplissent tous mes jours ,
Et ne m'offrent jamais que des vertus à peindre.
Sur ces bords écartés , sous ce tilleul épais ,
L'amour qui se repose au frais ,
Abandonne pour vous le soin de son empire ;

De grâces entouré vous chantez ses bienfaits,
Tandis que plus loin je soupire ,
Que sur l'écorce d'un ciprès ,
Avec la pointe de ses traits ,
Je grave les vers qu'il m'inspire.
Le plus léger espoir des biens que je desire
Me semble assez payer tous les maux qu'il m'a faits.
Ah ! retournons dans ce champêtre asyle :
N'allons point à l'envi de mille Auteurs jaloux ,
Disputer un laurier stérile ;
Faisons de nos beaux jours un usage plus doux ,
Cueillons, d'une main plus habile,
La fleur qui naît auprès de nous.
La gloire est un fantôme , une ombre passagere ,
Qu'on croit toujours atteindre , & qu'on ne
peut saisir ,
Une coquette mensongere ,
Qui par le dépit même irritant le desir ,
Accompagne un refus d'une faveur légère ,
Et sans jamais se rendre , enchante & désespere
Par le prestige du plaisir.
Ne songeons qu'à jouir du moment où nous sommes ,
Et nos jours les plus longs deviendront des instans.
Si de l'usage de leur tems
Nous faisons rendre compte aux hommes ,
Le héros diroit : j'ai vaincu ;
Le bel esprit : j'ai fait un livre ,
Où j'apprens aux mortels le secret de bien vivre ;
Le sage diroit : j'ai vécu.
Erasme & Lcidas dévorés par l'envie ,
A mesurer des mots consumeront leur vie ,

Pour laisser après eux le foible souvenir ,
Le bruit sourd d'un vain nom perdu dans l'avenir.
Exempts de cet orgueil à leur repos funeste ,
Du flambeau de l'amour usons ce qui nous reste ;
Que l'art charmant des vers qu'ils connoissent si peu ,
Pour eux soit un travail, pour nous ne soit qu'un jeu ;
Que cet art profané par tant de vains libelles ,
Nous serve quelquefois à célébrer les belles ,
Et que notre amitié plus tendre chaque jour ,
S'accroisse avec nos ans des pertes de l'amour.



É P I T R E

A M. HENAUT,

DE cet agréable hermitage ,
De ce délicieux séjour ,
Où dès long-temps réside un sage ,
Où depuis peu regne l'amour ,
Sur un gazon , dans un bocage ,
Où la rivale de Procris
M'annonce un soleil sans nuage ,
Cher Président , je vous écris.
Rouillé , par le sot badinage
De vingt Châtelains beaux esprits ,
J'ose envoyer jusqu'à Paris
Ces Vers dignes du voisinage ;

L'adresse en fera tout le prix.
Votre oncle avec la politesse
D'un courtisan dans sa vieillesse,
Ses gants, sa canne, son chapeau,
Et la gaité de la jeunesse,
Fait les honneurs de son château:
Octogénaire sans foiblesse,
Il est encor bien fait & beau.
Aussi fleuri que son visage,
Son esprit brillant & volage
Jette toujours un feu nouveau:
Et comme en suivant un rivage,
Sans aucun projet de voyage,
Un homme entre dans un bateau;
Sans vain regret, sans faux courage,
Il descendra dans le tombeau.
Mais pourquoi cette noire image?
Nos petits Maîtres d'aujourd'hui,
Malgré leur brillant étalage,
Ne sont pas si jeunes que lui.
Quand on jouit, on n'a point d'âge,
Et l'on n'est vieux que par l'ennui:
Ce sommeil fatigant de l'ame,
Né de la gêne & du loisir,
De nos jours use plus la trame
Que la douleur & le plaisir.





ÉPÎTRE

A M. DE VOLTAIRE.

Vous êtes Philosophe? Et quoi! vous dont les
jours

Devroient être filés de la main des Amours,
Qu'appelle en soupirant la plus jeune des Grâces,
Vous, qu'honorent cent fois les Nymphes de Venus;
Enfant d'Hébé, fils de Linus;

Vers le temple éloigné des stériles vertus,
Suivant les cruelles disgrâces,
Iriez-vous chercher sur leurs traces
L'ennuyeuse tranquillité,

Qui, fille du dépit plutôt que du courage,

Fait accorder le nom de sage

À celui qui n'a mérité

Ce nom dont chacun fait usage,

Que pour ne l'avoir pas été?

Ce don si rare & si vanté,

Cet heureux don de la sagesse,

N'est dans la mobile jeunesse

Que l'amour de la volupté.

Le ton bruyant de la folie,

Le mépris de la dignité,

L'oubli des soins que multiplie

D

La grandeur & la vanité,
La fuite de la prud'homme,
Et l'usage de la santé;
Et voilà la Philosophie,
Qui pour vous, croyez-m'en, est seule de saison.
Ce qu'on nomme souvent école de raison,
Ne l'est que de mélancolie.
Laissez-moi ce présent du destin irrité,
Ne soyez point jaloux d'un fardeau qui m'accable,
Et préférez toujours les charmes de la fable
Aux ennuis de la vérité.
Les Dieux qui vous ont fait pour plaire,
Semblent vous avoir tout donné,
Santé, talens & fortune prospère;
Ah ! vous feroit-il pardonné,
Si comblé de leurs dons vous n'en sçaviez pas faire
L'usage d'un prédestiné?
Goûtez bien ces leçons : par une loi trop dure,
L'instant présent s'écoule avec rapidité,
Il ne sçauroit être arrêté
Que par l'enchantement d'une volupté pure.
Le temps n'est qu'une immensité
Dont l'usage fait la mesure,
Et vingt ans de plaisir, voilà l'éternité.



R É P O N S E

DE M. DE VOLTAIRE

A M. DESMAHIS.

Vous ne comptez pas trente hivers ;
Les grâces sont votre partage ;
Elles ont dicté vos beaux Vers :
Mais je ne sçais par quel travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge ;
Quand le ressort des passions ;
Quand de l'amour la main divine ;
Quand les belles tentations ;
Ne soutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous désespérez ;
Croyez-moi ; la raison sévère
Qui trouble vos sens égarés ;
N'est qu'une attaque passagère :
Vous êtes jeune ; & fait pour plaire ;
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirois davantage
Contre ce mal de la raison ;
Que je hais de si bon courage ;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le Vainqueur de Port-Mahon ;

Je veux peindre à ma Nation
 Ce jour d'éternelle mémoire ;
 Je dirai , moi qui sçais l'Histoire ,
 Qu'un Géant nommé Géryon ,
 Fut pris autrefois par Alcide
 Dans la même Isle , au même lieu ,
 Où notre brillant Richelieu
 A vaincu l'Anglois intrépide.
 Je dirai qu'ainsi que Paphos ,
 Minorque à Venus est soumise ;
 Vous voyez bien que mon Héros
 Avoit double droit à sa prise.
 Je suis Prophete quelquefois ;
 J'ai prédit ses heureux exploits ,
 Malgré l'envie & la critique ;
 Et l'on prétend que je lui dois
 Encore une Ode pindarique :
 Mais les Odes ont peu d'appas
 Pour les Héros & pour moi-même ;
 Et je sçais bien qu'il ne faut pas
 Ennuyer les Héros qu'on aime.



É P I T R E

A MADAME DE ***

J EUNE & gentille Cordeliere,
 C'est à vos grâces que j'écris ;

DE M. DESMAHIS.

93

Vous que l'épine printanière
Rappelle dans ces lieux chéris,
Qui, sous votre capuchon gris,
Logez la troupe familière
Des tendres Amours & des Ris,
Et qui bien mieux que Largilière
En possédez le coloris.

Aux pieds de ces grâces qu'adore
Le folâtre Dieu du Plaisir,
Sur l'aîle du premier zéphir,
Hébé, j'ose envoyer encore
Les pleurs de manaiſſante aurore,
Et le tribut de mon loisir.

Mais dans cet adorable asyle,
Où, rassemblés à votre voix,
Tous les jeux volent à la fois,
Dois-je aller d'une main débile,
D'un crayon timide & stérile,
Peindre le souris des Amours,
Quand l'essain de ces Dieux perfides,
Sous mille fleches homicides,
Semble m'accabler pour toujours ?
Comment peindre les dons de Flore,
Ces beaux vallons, ces antres verts,
Ces côteaues que l'Orient dore,
Ce canal où se peint l'aurore,
L'azur des cieus, ces bois couverts,
Si mon cœur, que l'ennui dévore,
Ne voit par-tout que les hivers ?
Est-ce avec des touches chagrines

Que les Chapelles, les Chaulieux,
Coloroient les Grâces badines,
Ou bien les levres purpurines
Du Dieu qui regne sur les Dieux ?
Ne mêlons point aux fleurs aimables
Qui bordent ces légers ruisseaux,
De tristes & mornes pavots ;
Et de nos accens lamentables
N'étourdissions point les échos,
Qui sur ces rives délectables
Répètent des concerts nouveaux ;
Lorsque la Naïade attentive
Découvrant ses moites appas,
Vient par la danse la plus vive
Animer de joyeux ébats,
N'allons pas d'une voix plaintive,
Rompre sa cadence naïve,
Et la mesure de ses pas.
Euterpe fuit de la tristesse
L'autre sauvage & ténébreux ;
Sur les bords fleuris du Permesse,
Érato voltige sans cesse
Entre les Amours & les Jeux,
Des larmoyantes Élegies
Phœbus a pros crit tous les sons ;
Ce n'est qu'au milieu des Orgies
Qu'il inspire ses nourrissons ;
Et loin des froides léthargies
Le plaisir dicte leurs chansons,
Mais de quel aimable délire

DE M. DESMAHIS,

55

Me fait-il subir les efforts ?
Anacréon monte ma lyre,
Mon cœur s'ouvre aux plus doux transports.
Cessez donc de troubler ma vie,
Montre que le Styx a produit,
Fuyez, sombre mélancolie,
Rentrez dans l'ombre de la nuit ;
Paraissez, charmante Euphrosine,
Aimable habitante des cieux ;
Ranimez-moi, Nymphes divines,
Venez, descendez dans ces lieux,
Le Printemps vit votre naissance ;
Chaste fille de l'innocence,
L'amour vous doit ses premiers feux ;
Et, mère de la jouissance,
C'est par vous qu'il nous rend heureux.



ÉPÎTRE

A M. DE VOLTAIRE.

DIEUX, que vois-je ! par quel optique,
Apollon d'un objet unique
A-t-il pu devant moi produire tant d'objets ?
Quel dôme superbe s'entrouvre !
Quel salon brillant se découvre !
Quel peintre m'offre ces portraits !

Ce mortel dont l'éclat me ravit & m'étonne,
Tient seul sous mille aspects, tous mes sens en-
chantés :

La troupe des Jeux l'environne

Celle des Muses le couronne,

Tous les Arts sont à ses côtés.

Au milieu des Palais où la grandeur réside,
Je le vois les conduire aux plus beaux de ses ans ;
Et par-tout où sans choix son caprice le guide,
Introduire avec lui l'estime des talens.

Les favoris des Rois, les Monarques eux-mêmes,
Le comblent de bienfaits, l'admettent à leurs jeux ;
Le destin les élève aux dignités suprêmes,
Il n'occupe aucun rang, mais lui seul est heureux ;
Leur laissant l'embarras qu'enfante la richesse,
Que le faste nourrit, qu'augmentent nos desirs,
Il n'en prend que le vrai, le goût, la politesse,

Il évite leur folle ivresse,

Il partage leurs doux plaisirs.

Tous à l'envi voltigent sur ses traces,

Tous les Amours dansent à ses concerts,

Le sentiment vient animer les Grâces,

La Volupté vient soupirer ses vers.

Mais qu'entends-je ? déjà Calliope l'inspire ;
Mars en est animé, Phœbus en est surpris ;
Aux sons de la trompette il joint ceux de la lyre.
Tout le feu des combats passe dans ses écrits,

Ici c'est la docte Uranie

Qui franchit avec lui l'intervalle des cieux ;

Et joignant aux accords de sa douce harmonie,

La force & les traits du génie,

L'enleve encor vivant jusqu'au trône des Dieux.

Là c'est Clio qui de l'Histoire

Ouvre les fastes à ses yeux,

Il entre au Temple de Mémoire,

Il y place les noms & les faits glorieux,

Un seul trait de sa main divine

Peint le Ministre & le Héros,

Tous les charmes de Mnémosine,

Toute la laideur d'Atropos :

Il peint les campagnes de Thrace,

Les bois de laurier du Parnasse,

Les jardins fleuris de Paphos,

Les beaux vallons de Thessalie,

Les chars bruyans de la Folie,

Les lits de gazon du repos.

Melpomene s'avance, une robe éclatante

Releve la splendeur qui brille dans ses traits ;

Et le sceptre à la main, la Muse triomphante,

M'ouvre le Théâtre François.

Mariamne, d'Herode innocente victime,

Œdipe détestant l'injustice des Dieux,

Le vice & la vertu, le tendre & le sublime,

Chassent le Cothurne à mes yeux.

Sous le nom de Mérope ainsi que d'Ariane,

La vive Dumesnil m'exprime ses douleurs ;

Et la tendre Gauffin, amante d'Orosmane,

Ici m'arrache encor des pleurs.

Mais quel souffle empesté, quel funeste nuage

S'efforce d'obscurcir cette brillante image ?

Mille obliques serpens sifflent dans les marais,

L'impure calomnie excite les alarmes ;
 Le crédule dévot prend aussi-tôt les armes ,
 Et le Zoïle obscur éguise tous ses traits.
 Rentrez filles d'enfer , Haine , Fureur, Envie ,
 Dans les sombres cachots que creuserent vos mains,
 Et cessez de ternir le mérite & la vie
 De celui dont la voix enseigne les humains.
 Nommé pour nous tracer les vertus & l'histoire
 Du nouvel Antonin que Minerve conduit ,
 Que les rayons perçans qui couronnent la gloire ,
 Dissipent les vapeurs des spectres de la nuit.
 Que les enfans des Arts , que ceux de l'harmonie
 Puissent , sur leurs destins cessant de soupiner ,
 Ne se plus écrier que ma triste Patrie ,
 Trop ingrate envers ceux qui daignent l'éclairer ,
 Insensible aux talens , & stérile au génie ,
 Ne fait tout au plus qu'admirer.



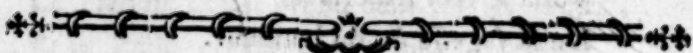
L'ÉLOGE DE L'AMOUR.

L'Amour dans la saison de plaire ,
 Est le premier besoin du cœur ;
 Sa flamme vive & passagère
 L'épure mieux que la colère
 D'une quegne ou d'un précepteur,
 L'Amitié , toujours nécessaire ,
 Donne un feu plus foible en chaleur ,
 Et qui perd la faveur du frere,
 N'est consolé que par la sœur ;

Voilà le seul itinéraire
 De la sagesse & du bonheur.
 Vainement un nouveau Stoïque (*)
 Sur les bords du lac Helvetique
 Traite comme un brûlant poison ,
 Tout penchant rendre & sympathique ,
 Et nous ordonne la raison
 Comme il feroit un narcotique.
 „ Réglez , dit-il , vos mouvemens ,
 „ De l'amour rendez-vous le maître : ”
 Eh ! qui de nous peut jamais être
 L'arbitre de ses sentimens ?
 Croit-il , un Epictete en main ,
 Avec un traité de morale ,
 Analyser le cœur humain ,
 Comme il fait une eau minérale ?
 Il veut que , fuyant tout appui ,
 Chacun se suffise à soi-même ;
 Mais la nature , à ce blasphème ,
 Souleve son cœur contre lui.
 L'homme ne vit que dans autrui ,
 Et n'existe qu'autant qu'il aime.

(*) *M. Tronchin.*





ÉPITRE

A MDE. DE M***

ALPHABET de vieux complimens,
Longue affluence de visites,
Libres propos, devis charmans,
Mais plus souvent fades redites,
Ce sont là des accouchemens
L'éralage & toutes les suites;
Cela s'entend s'ils sont heureux,
Ainsi que le sont tous les vôtres.
Les accouchemens du cerveau
Maigrissent pour plus d'une année;
Mais vous en une matinée
Vous prenez congé du fardeau,
Et la quinzaine terminée,
Votre teint n'en est que plus beau
L'Amour rallume son flambeau,
Et le présente à l'Hyménée.
Peut-être êtes-vous quelques jours
A n'en pas trop aimer la cause;
Pour donner un frere aux Amours,
Il en doit coûter quelque chose.
Vous voudriez, je le crois bien,
Qu'il n'en coûtât pas davantage

Pour produire un petit chrétien,
Qu'au moment où se fait l'ouvrage.
Mais vous m'arrêtez à ces mots,
Vous vous mettez toute en colere;
Cessez, dites-vous, ce propos:
Qu'ai-je donc fait pour vous déplaire?
Je n'entre pour rien dans l'affaire;
Si vous n'y trouvez point d'appas,
Vous pouvez bien ne la point faire,
Je ne vous contredirai pas.
Qu'il me soit permis de vous dire,
Malgré l'air dont vous me traitez,
Que tout ce que mon cœur desire,
Ce seroit d'être à vos côtés;
D'y chanter avec Calliope
Votre accouchement fortuné,
Et de voir l'enfant nouveau né,
Pour lui tirer son horoscope.



MADRIGAL.

L'Amour voulant donner une fête à sa mere,
Fit publier qu'à la Cour de Cythere
Les plaisirs & les jeux étoient tous invités
Avec la troupe agréable & légère
De tous ces petits Dieux qui vont à ses côtés,
Tous ses parens, & tous très-faits pour plaire.
Défense à tout mortel d'oser y pénétrer.

Ma Thémire paroît , on la fait retirer ;
 Mais l'Amour la voyant si belle & si gentille ;
 Dit : ah vraiment , laissez-la vite entrer ,
 Elle est aussi de la famille.



ÉPITRE

A MDE***

QUOI ! je n'ai point encor chanté
 Les charmes d'une noble aisance,
 Cet air que donne la bonté,
 Ce sourire de bienveillance,
 Ces nuances de volupté,
 Et ces graces de bienséance
 Dont on colore la beauté ?
 Oui , vous avez l'art adorable ;
 Le talent de nous animer ;
 Mais si vous ne voulez point aimer ;
 Que vous servira d'être aimable ?

CROYEZ-VOUS que , passé trente ans ;
 L'on doit désertir Cythere ,
 Quand on sçait aimer, on sçait plaire ;
 Qui sçait plaire est dans son printemps :
 Plus la rapidité du temps
 Nous entraîne vers l'Elisée ,
 Plus notre ame déabusée
 Doit sentir le -prix des instans.

Adoptez ce tendre système,
Que le sentiment soit vainqueur,
L'Amour est le Dieu du bonheur,
Et ses plaisirs le bien suprême.



ÉPITRE

A THISBÉ.

THISBÉ, ne cherchons point la félicité pure ;
Les biens sont ici bas semés à l'aventure ,

Les maux y croissent avec eux :
Le plaisir est la fleur d'un arbruste épineux ;
On détruit cette plante à force de culture :

Se conformer à la nature
Est tout l'art de se rendre heureux.
Mais résistants toujours d'autant plus qu'elle presse ;
Opposant à ses loix de fâcheux préjugés ,

Toujours punis , & jamais corrigés ,
Ses rebelles enfans la combattent sans cesse.
Le Conseiller d'Etat veut pratiquer l'amour ;
Le jeune Colonel veut prêcher la sagesse ;

Lais veut passer pour Lúcrece ;
La prude Arfinoé veut séduire à son tour ;
Le Marquis non lettré veut s'ériger en Maître ;
Le grave Président veut être homme de Cour ;

Et la moins belle veut paroître
Aussi belle que vous , Brionne & Pompadour.

Est-il donc de l'humaine essence

De négliger les biens qui germent sous nos pas ;
Pour rechercher la jouissance

De tous ceux que nous n'avons pas ?

Chacun pourroit jouir renfermé dans sa sphere ;

Chacun de ce qu'il a desirant le contraire ,

Veut aggrandir son cercle , & le rend plus étroit ;

Du desir d'être heureux naît le malheur des hommes ;

Nous oublions ce que nous sommes ,

Occupés de ce qu'on nous croit.

Que nous fait cependant ce que l'erreur publie ?

En quoi me nuit un fou me taxant de folie ?

Que me sert d'être sage au jugement d'autrui ?

Thisbé que vous importe un récit infidèle

Qui couronne mes feux quand vous êtes cruelle ,

Ou qui dans vos plaisirs suppose de l'ennui ?

A peine un sentiment veut sortir de notre ame ,

Qu'un monstre qui naquit de la crainte du blâme ,

L'y fait rentrer soudain :

Il rend le vrai douteux , & le faux vraisemblable ;

Il change l'amour en dédain ,

Donne au mépris un air affable ,

Fait quitter Adonis pour écouter Vulcain ;

Il mene au bal celui que la foi tyrannise ;

Celui qui ne croit point , il le traîne à l'Eglise :

Ce monstre est le respect humain .

Sur ce monstre , Thisbé, remportez la victoire ,

Livrez-vous à vos goûts, permettez de tout croire ;

Et par vos amours même illustrez votre nom :

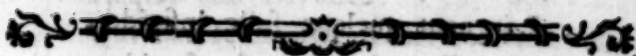
Allez sans masque au temple de mémoire :

Avec plus de plaisir la galante Ninon

A trouvé le moyen d'avoir autant de gloire

Que la dévote Maintenon.

LETTRE



LETTRE

DE MM. DESMAHIS ET MARGENCY,

A M. DE VOLTAIRE.

DEUX bons amis, Monsieur, qui revenus de la gloire, de la fortune, & des belles, jouissent dans le sein du repos des charmes de leur liberté; deux êtres sensibles, qui, faisant leur bonheur des Lettres que vous avez enrichies, & des Arts que vous avez éclairés, sont plus touchés d'une larme de Zaïre, que des intérêts puissans qui agitent le monde; deux hommes enfin assez heureux pour être indépendans, se sont pourtant un devoir de vous adresser leurs vœux dans des jours où le mensonge ne laisse guère de place à la vérité.

Tandis que composant sans peine,
 Mille vers sans facilité,
 Quelque bel esprit aprêré
 Décore du nom de Mecène
 Quelque ignorant accredité;
 Et prodigue celui d'Hélène
 A quelque belle sans beauté:

E

Tandis que d'un œil intrépide
 Lorgnant quelque folle insipide,
 Que d'un rire faux & stupide
 Accompagnant tout ce qu'il dit,
 Et portant haut sa tête vuide,
 Chez Gerbaud, Dulac, ou Zaïde,
 Quelque far achete à crédit
 Son mérite le plus solide.

Tandis que tout cela & mille autres folies
 pareilles se passent à Paris & à Versailles, nous
 plus sages & plus sinceres, nous vous souhaitons
 les années de Sophocle dont vous possédez le génie,
 & la santé d'Anacréon dont vous avez les graces;
 voilà quels sont nos desirs : à ces souhaits nous
 en joignons un autre, c'est que malgré tout ce
 qu'on dit de votre délicieuse retraite, & malgré
 les peintures charmantes que vous en faites vous-
 même, vous reveniez vivre avec vos anciens amis
 au milieu d'une nation que vous avez instruite; on
 nous avoit flatté il y a quelque temps de l'espé-
 rance de vous revoir.

Caché dans une épaisse nue,
 Et parcourant ce globe avec rapidité,
 Le mensonge, dit-on, trouva la vérité,
 Qui, comme on sait, est toujours nue;
 Elle est confiante, ingénue,
 Il est plein de témérité;
 De cette rencontre imprévue

Naquit une Divinité,

Qui dans le monde est fort connue :

Cette Reine des curieux ,

Couverte d'oreilles & d'yeux ,

Ce démon inquiet qui préside aux nouvelles ,

Ce fantôme léger dont les pieds ont des ailes ,

Et dont la trompette a cent voix ,

Qui fait tout , qui dit tout , qui publie à la fois

Et nos amours , & nos querelles ,

Et les revers honteux , & les brillans exploits ,

Et les aventures des belles ;

La Renommée enfin à tous les beaux esprits ,

Comme à tous ceux qui se piquent de l'être ,

Avoit annoncé que leur maître

Alloit revenir à Paris.

Si vous aviez été témoin du tumulte & de l'embarras

De ces petits aréopages

Où l'on voit présider quelque antique beauté ,

Qui rassemblant de petits personnages ,

Recueillant de petits suffrages ,

Et s'appesantissant sur de petits ouvrages ,

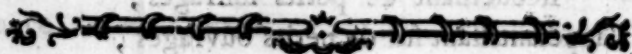
Croit dicter les arrêts de la postérité ,

Vous n'auriez pu vous empêcher de rire. Croyez-
vous même que la secte qu'on nomme ici celle
des Philosophes en a tremblé ; car enfin vous
êtes leur maître en façon de raisonner comme
en celle de sentir. Ce n'est pas qu'ils préten-
dent secouer le joug : quoiqu'il en soit , nous ,
qui savons nos Philosophes par cœur , nous ne

sommes plus dupes de leur sagesse, ni de leurs lumières ; nous n'avons dans la plupart de leurs écrits

Trouvé que de vieilles maximes,
Qu'on prise plus que l'on ne doit,
Et chez eux que des fous sublimes,
Qui sont plus sots que l'on ne croit,

Aussi, comme vous pouvez penser, avons-nous abandonné la secte & les sectaires pour quelques hommes aimables qui ressemblent assez bien à ceux que Catulle appelle *Venustiores*, en parlant des amis de Lesbie ; vous jugez que ces honnêtes gens là doivent se rencontrer aussi chez quelque Lesbie moderne. Car enfin, Monsieur, il faut en revenir à ces jolis êtres pleins de caprices, & pleins de charmes, quittes à nous consoler par notre inconstance, de ce que nous garde leur légèreté : en effet, n'est-ce pas assez que la tendresse dure autant que le plaisir ? Chauvieu avoit raison.



RÉPONSE

DE M. DE VOLTAIRE.

Ainsi Bachaumont & Chapelle
Ecrivoient dans le bon vieux temps,
Et leurs simples amusemens

Ont rendu leur gloire immortelle,
Occupés d'un heureux loisir,
Éloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaisir,
Et sont au temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle,
Ils vous ont servi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

Mais il écrivoient au gros Gourmand, au
buveur Broussin, avec lequel ils soupoient, & vous
n'écrivez, Messieurs, qu'à un vieux Philosophe qui
cultive la terre. Je finis, comme Virgile com-
mença, par les Georgiques ; voilà tout ce que
j'ai de commun avec lui ; j'y ajoute encore que
les Horaces de nos jours m'écrivent de très-jolis vers,

Souvenez-vous qu'Horace fit un voyage vers
Naples, où il rencontra ce Virgile, qui, disoit-
il, étoit un très-bonhomme. Je suis bonhomme
aussi ; mais ce n'est pas assez pour de beaux esprits
de Paris, & il faudroit quelque chose de neuf
pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes,
qui n'est pas si plaisant que celui d'Horace votre
devancier,

Je crois que malgré les mauvais livres qui
pleuvent, il y a encore dans Paris assez de
goût pour que les Commis de la poste n'ignorent
pas la demeure des gens de votre espèce. Vous
ne m'avez point donné d'adresse. je présente à

tout hazard mes obéissances très-humbles à mes
deux confreres. Le gentilhomme ordinaire du
Roi est doublement mon camarade, car le Roi
m'a conservé mon brevet, mais le Dieu des vers
m'a ôté le sien; rien de si triste, qu'un poëte
vétérân. Nunc itaque & versus, & coetera
ludicra pono, mais j'aime passionnément les vers
quand on en fait comme vous: je me borne à
vous lire, & à vous dire combien je vous aime
tous deux.



ÉPITRE

A MADAME DE ***

HEUREUX l'amant qui fait te plaire!
Heureux qui dans tes bras guidé par les plaisirs,
Verroit leur flambeau tutélaire
Eclairer pour lui seul l'alcove solitaire,
Où tu souris à ses desirs!
Thémire, à ce bonheur ma flamme ose prétendre,
Si la beauté se doit à l'amour le plus tendre.
Tous deux faits pour aimer, & volages tous deux,
Nos cœurs sembloient déjà s'appeller & s'entendre;
Osons fixer l'amour qui voltige autour d'eux.
Chargés de secrets amoureux,
Nos regards seuls doivent se lire:
Imprudente! & pourquoi demander que ma lyre
Soit confidente de nos feux?

Dérobons aux jaloux un folâtre délire ;

Le bel esprit est dangereux ;

Apollon , par un sort funeste ,

Vit toujours Cythérée indocile à ses vœux :

Il vit Daphné farouche à ses tendres aveux ;

Fugitive elle échappe à l'amour qu'il atteste ;

Il la suit , il la presse , il baise ses cheveux ,

Le myrthe dispaçoit , un vain laurier lui reste ;

Amour , volage amour , ces revers sont tes jeux !

Qui chante le bonheur, perd l'instant d'être heureux,

Peu savent allier les grâces & la rime ;

Corneille avoir peu l'art d'être aimable & sublime ;

Racine l'eut en vain, Racine eut un rival :

Un mortel éclipsa cet Immortel génie ;

Il se vit enlever sa tendre Iphigénie.

Peut-être qu'en amour l'esprit même est fatal,

Ah ! le cœur est si loin d'aimer ce qu'il admire !

Le caprice est toujours si près de la beauté !

Une belle à nos vers fourit par vanité :

Dans ce miroir flatteur la coquette se mire ,

Et préfère en secret au talent respecté ,

Un stupide élégant de parfums infecté,

Le Dieu des vers , tu le sais , ma Thémire ,

Est le Dieu qui répand le jour :

Cent fois il a trahi les mystères d'amour :

Les vers sont indiscrets , ils aiment à paroître

Un secret mis en vers cesse bientôt de l'être.

Mais on dit qu'Apollon rend l'amour plus charmant,

Vante moins de son art le frivole agrément.

L'ame ne s'écrit point : les rimes cadencées

Voullent d'un faux éclat ses naïves pensées.

Orner l'amour, c'est le trahir :

Lui-même est sa parure, on ne peut l'embellir,

La candeur n'est qu'un fard du moment qu'elle est
peinte :

L'ame perd de ses feux, même en les exprimant ,

L'amour s'évapore en rimant :

L'esprit n'est pas sans art , & l'art n'est pas sans
feinte ;

Ma Thémire , fuyons ce perfide ornement :

Tout l'art du tendre amour est de n'en point con-
noître ;

Un soupir dit assez les flammes qu'il fait naître.

Oui , de nos cœurs émus le doux saisissement ,

Nos regards attendris , nos mains entrelacées ,

Mille baisers de feu sur nos levres pressées ,

Peignent mieux que les vers un tendre égarement.

Que les eaux d'Hélicon ne mêlent point leurs glaces
Avec les feux du sentiment ;

Le sein de Thémire , ou des Grâces ,

Est le Parnasse d'un amant.

Au Pinde si vanté je préfère Amathonte ,

Ses grottes , les gazons , les bois mystérieux ,

Retraite des amours embellis par tes yeux ;

Et quoiqu'Apollon nous raconte

De ce laurier victorieux

De la Parque & du temps , que sa feuille surmonte ,

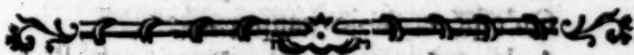
Fût-ce l'arbre de Jupiter ,

Thémire , il céderoit sans honte

Aux myrthes de Venus , si le myrthe t'est cher,

Thémire , ah si jamais sous leur tendre feuillage

Tu venois respirer la douceur du sommeil,
 Puissai-je à tes genoux volant sous cet ombrage,
 T'y causer un plus doux réveil !



ÉPÎTRE

A UN PRIEUR

POURQUOI d'une sagesse austere
 Ecoutez-vous les tristes loix ?
 Quoiqu'habitant du Monastere,
 Ne pouvez-vous , loin du vulgaire,
 Badiner encor quelquefois ?
 Dans mon Epître vagabonde
 Que conduisoit un sort errant,
 Qui près d'un mois toujours courant ;
 A parcouru le quart du monde,
 Avant d'arriver au Couvent,
 Ma Muse badine & légère
 Prit quelques instans le pinceau,
 L'enjoûment de son caractere
 Osa vous offrir le tableau
 Des plaisirs qu'on goûte à Cythere.
 Votre sagesse un peu sévere
 A pensé que je m'écartois,
 Et sans respect du Bréviaire,

Qu'en libertin je badinois.
Moi, Prieur, aux droits de l'Eglise
J'irois follement attenter ?
De cette bizarre entreprise
Qu'espérerois-je rapporter ?
A la créance de mes Peres
Je suis soumis aveuglément ;
Des impénétrables mysteres ,
Par respect , je ne parle gueres ;
Et pour dire mon sentiment ,
Par goût je me tais aisément :
Mais avec vous, cousin aimable,
Fils du pédant & du sot ,
Ennemi du Peuple cagot ,
Qui rendez le cloître agréable ,
Dans une lettre, ainsi qu'à table ,
J'ai cru me permettre un bon mot.
Ajoutez encor qu'au Permesse
Il faut passer de l'enjouement ,
Qu'en ce lieu trompeur , mais charmant ;
La fiction regne sans cesse ,
Et qu'un rimeur communément,
Qui pense même avec justesse ,
Par la rime toujours maîtresse ,
Est contraint d'écrire autrement.
Dites-moi donc , par quel principe ,
Prieur, avez-vous rejeté
Ces vers enfans de la gaité ?
De la sagesse de Chryllippe ,
Suivez-vous la sévérité ?

Et blâmez-vous dans Aristippe,
Les leçons sur la volupté ?
Au sein de la mélancolie,
De ce faux principe infecté,
Répandez-vous sur votre vie
Les ennuis de l'austérité ?
Ce n'est point sur ce ton sauvage,
Que le goût & le ton du Sage
Sont si bizarrement montés ;
Sans préjugés, sans esclavage,
Votre ami fait un autre usage
Des instans qui lui sont comptés :
A la morale d'Epicure
Je joins celle de Lucien,
Leur exemple & leur entretien
Me font, au sein de la nature,
Goûter une volupté pure,
Et jouir du souverain bien.
Loin de ces lieux où la misère
Vient pousser des cris superflus,
Loin du terrible sanctuaire
Où réside le dur Plutus ;
Pour égayer mon ministère,
Je m'envole jusqu'à Cythere,
Avec quatre amis, cinq au plus ;
Comus vient ordonner les fêtes,
Et Momus vient y présider ;
Bacchus vient échauffer nos têtes,
Et l'Amour sçait tout seconder.
C'est avec cette troupe aimable

C'est avec l'élite des Dieux,
 Que le plaisir se trouve à table,
 Et que le bonheur véritable
 Vient habiter avec les jeux.
 L'on proscrit la troupe assoupie
 Des Complimenteurs ennuyeux;
 Sans respect, sans cérémonie,
 Exempt de toute hypocrisie,
 Chacun dans ces aimables lieux,
 Pense, agit à sa fantaisie;
 Et sachant bannir de la vie
 Les préjugés contagieux,
 Sçait dans les bras de la folie,
 Trouver le moyen d'être heureux.



BOUQUET.

Si François est votre Patron,
 Vos vertus ne sont point égales;
 Vous portez bien huit lettres de son nom,
 Mais vous jetez à l'abandon
 Et sa besace & ses sandales.
 Loin de suivre de près la trace de ses pas,
 De vous donner par nuit cent coups de discipline,
 D'appesantir sur vous la force de vos bras,
 Et de vous bien rouler sur un fagot d'épine,
 Si les coups ne suffisoient pas.
 De tout ce qu'il faisoit vous prenez le contraire;

Vous vous couchez bien mollement,
Vous dormez fort tranquillement
Avec les enfans de Cythere ;
Et tout ce qu'il n'eût osé faire,
C'est toujours là précisément
Sur quoi vous ne vous gênez guere.
Il effarouchoit les Amours,
Vous en avez sans cesse un nombre à votre suite ;
Il étoit gueux , quêtant toujours ,
Vous nous donnez à tous bonne table , bon gîte ;
Il fit des miracles sans fin ,
Vous n'en ferez aucun, je crois , de votre vie ;
Il étoit du plus noir chagrin ,
Vous fuyez la mélancolie :
Que sçais-je ? .. il voulut être un saint ,
Et ce n'est point là votre envie ;
Je n'ose trop vous en blâmer ,
Je ne me sens non plus aucun desir de l'être :
Après tout , au Baptême il fallut vous nommer ,
Et qu'importé le nom ? .. on eût mieux fait , peut-être ,
De vous y donner sans façon ,
Soit pour Patronne ou , pour Patron ,
Hébé , Diane & Cupidon ,
Tous gens de bonne compagnie.
Que ce trio par vous soit sans cesse fêté ,
Car il vaut bien , en vérité ,
La Capucine Confrère.





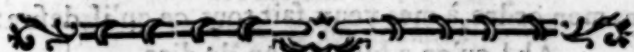
ÉPI TRE

A M***

T

ANDIS que dans cet hermitage
Mesurant le sable du temps,
Je vois sous un épais nuage
S'obscurcir mes premiers instans,
L'azur naissant de mon jeune âge,
Et l'aurore de mon printems.
Toujours plus chargé de lumière,
Plus resplendissant à nos yeux,
Votre astre brillant nous éclaire;
Plus il s'avance en sa carrière,
Et plus il rassemble de feux.
Que ne puis-je au flambeau d'Alcée,
D'où partent ces divins rayons,
Réchauffer ma veine glacée,
Ou rassembler dans le Licée
Quelques débris de vos crayons!
Mais sous le joug de la contrainte,
Subissant mes tristes destins,
Un Dieu dans ce noir labyrinthe
Egare mes pas incertains,
Et loin de la route éclairée
Du feu de vos divins regards,
S'obstine à me fermer l'entrée

De l'enceinte pure & sacrée
 Où regnent la Gloire & les Arts.
 En vain donc à la voix brillante
 Du Dieu de la lyre & des vers,
 Ma jeune Muse impatiente
 Préparoit de nouveaux concerts;
 Et dans l'aimable perspective
 Que votre flatteuse missive
 Daignoit présenter à ses yeux,
 Déjà d'Hypocrène enivrée,
 Alloit jusques dans l'Empirée
 Dérober le nectar des Dieux.
 Ah ! cette illusion frivole,
 Que la réalité détruit,
 N'est qu'un vain prestige d'Éole,
 Une onde légère qui fuit,
 Un songe amusant qui s'envole
 Avec les ombres de la nuit.



LE VALET MAITRE.

A MADAME DE ***

*Qui reprochoit à l'Auteur de ne point
 travailler pour le Théâtre.*

C'ÉTOIT vers le milieu d'une tranquille nuit :
 D'un tableau de nos mœurs je retraçois l'esquisse ,

Quand un enfant, qui d'abord m'a séduit,
Dans mon atelier introduit,

A demandé d'entrer à mon service.

Je suis jeune, a-t-il dit, mais j'ai mille talens :
J'ai l'air fou ; mais souvent je conseille les sages :

Je n'ai pas tous les avantages ;

Mais j'ai tous les équivalens.

Retenez-moi, je suis & discret & fidèle ;

A vos travaux je puis même avoir part,

Et j'ai déjà servi chez les Maîtres de l'Art.

Si vous avez jamais à peindre quelque Belle,

J'ai parmi cent desseins un excellent modele.

Il se vanta beaucoup ; mais son air ingénu,

Je vous l'ai déjà dit, avoit sçu me séduire ;

Sous sa main, il est vrai, je l'avois vu sourire ;

Mais voit-on ce qu'on voit quand on est prévenu ?

Enfin je le retiens cet enfant inconnu,

Et dans le même instant, voilà que je soupire :

Le voilà lui, qui dans mon atelier,

Sans mon ordre, à mes yeux, fait tout ce qu'il désire !

Ah ! qu'on a bien raison de dire

Qu'à l'œuvre on connoît l'ouvrier !

Il brouille mes couleurs, il brise mes palettes ;

Je le gronde, à l'instant il fausse mes compas ;

Je lui dis de sortir, il ne m'obéit pas.

Vous me croyez à vous ; c'est à moi que vous êtes,

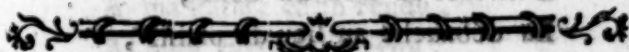
Dit-il, la seule Eglé peut me faire la loi.

Eglé, depuis ce jour je suis en esclavage ;

Je dépends d'un enfant qui me commande en Roi ;

Et quand je veux achever quelque ouvrage,

Le petit scélérat se place devant moi ;
Je ne vois plus que votre image.



ÉPI TRE

A M. DE VOLTAIRE.

JE naquis au pied du Parnasse ,
 Et mes foibles yeux en s'ouvrant ,
 Vous y virent au premier rang ,
 Près de Virgile & près d'Horace ,
 Vous étiez au-dessus du Tasse ,
 J'étois au-dessous de Ferrand ;
 De vos pas je perdis la trace ,
 Depuis je fus toujours errant ;
 J'ai pris des leçons en courant ,
 Et de Sénèque & de Boccace ;
 Enfin dans mon séjour natal ,
 Plein d'une ambitieuse audace ,
 Je reviens briguer une place
 Entre Térence & Juvenal .
 Vous me trouvez bien téméraire ;
 Mais plein de l'amour des neuf Sœurs ,
 J'aspire aux plus grandes faveurs
 Pour obtenir la plus légère .
 J'AI cherché d'abord à Cythère
 La beauté , les grâces , l'amour ;

Mais j'ai trouvé dans cette Cour
L'intrigue au lieu de l'art de plaître ;
L'intérêt au lieu du desir ,
La débauche au lieu du plaisir ,
Le scandale au lieu du mystère ;
Perrône y parut trop austère ,
On le quitta pour Tigelin ,
Canidie en chassa Glicere ,
Et l'Albane , à la main légère ,
Fut remplacé par l'Aretin.

NON moins vainement au Portique
J'ai cherché la sagesse antique ;
C'est-là que le démon du bruit
Regne avec l'ignorance altière ;
J'y cherchois l'ordre & la lumière ,
J'y vis le cahos & la nuit :
C'est-là que la pédanterie
Toujours cite , argumente , crie ;
Quelques fous , à triste maintien ,
Y parlent du souverain bien ;
On se loue & l'on s'injurie ,
On s'ennuye , & l'on n'apprend rien.

PARIS , la rivale d'Athenes ,
Fertile comme elle en chansons ,
En bons mots , en satyres vaines ,
Pour un Socrate a dix Zénons ;
Pour un Platon vingt Diogenes ,
Pour une Abeille cent Frelons.
J'ÉTOIS dans les noirs tourbillons
De ces insectes parasites ,

Comme Regnard chez les Lapons ,
Comme Ovide au milieu des Scythes :
A ma Patrie enfin rendu ,
A mon atelier revenu ,
Loin du boudoir d'une coquette ,
Au cœur faux , à l'air ingénu ,
Loin du froid manteau d'Epictète ,
Et du masque de la vertu ,
Je vais préparer ma palette ,
Et peindre tout ce que j'ai vu.
Je peindrai la blonde Égerie ,
Cette Laïs à sentiment ,
Cette prude à tempérament ,
Qui pleure sans être attendrie ,
Qui contre les mœurs se récrie ,
Et change tous les mois d'amant :
Je peindrai ce faux Aristide ,
A l'esprit sec , au cœur glacé ,
Au ton dur , au sourcil froncé ,
Ignorant qui toujours décide ,
Important par - tout déplacé.

MAIS les mœurs que j'aurai dépeintes
Avec mon fidele pinceau ,
Ne paroîtront-elles pas feintes ,
Quand j'exposerai leur tableau ?
Nos mœurs , qui ne sont que des modes ,
Ont moins de rapport quelquefois
Avec celles de l'autre mois ,
Qu'avec celles des antipodés.
Dans ses erreurs , dans ses excès ,

Qui peut saisir l'esprit Français ?
Nos sottises, nos ridicules
S'échappent en mille globules ;
C'est le vif argent dispersé,
L'œil a peine à suivre ses traces ;
Mais quand ce métal est fixé,
Il fait qu'on se voit dans nos glaces.
Tel est l'art : quel en est le prix ?
Des gens titrés le froid souris,
Et de Messieurs les beaux esprits
Le sot dédain, la basse envie ;
Il faut marcher toute sa vie
Entre la haine & le mépris.
Que Moliere quitte la tombe,
Et qu'à la France il soit rendu,
Demain le Misantrope tombe,
Et le Tartufe est défendu !
Heureux pourtant si je rassemble
Quelques débris de ses crayons !
Mais plus heureux qui vous ressemble,
Et qui peut allier ensemble
Tous les esprits & tous les tons !
Heureux du moins si sur vos traces,
Je vais sacrifier aux grâces !
Heureux même d'être envié,
Si comme vous, malgré l'envie,
Je pouvois partager ma vie
Entre la gloire & l'amitié !





MADRIGAL.

A CE bouquet charmant que pour toi l'on a fait,
Je vois, gentille Églé, qu'aujourd'hui c'est ta fête:
Non, me répondit-elle, avec un air honnête;
C'est moi qui l'ai cueilli pour orner mon corsé:
C'est donc, lui dis-je alors, la fête du bouquet.



MADRIGAL.

A M^{LE}. GAUSSIN.

U A fabuleuse Antiquité
A la Déesse de Cythere
Accorde avec Paris le prix de la beauté;
Aux Graces, le talent de charmer & de plaire;
Au rendre Amour, le don d'être & de rendre
heureux;
O vous! dont les plaisirs suivent ici les traces,
Je vois dans vous seule avec eux,
L'Amour, Venus & les trois Grâces.





MADRIGAL.

*A une jolie Femme , en lui envoyant
une Brioche.*

CERTAIN chat , d'humeur libertine ,
Se blotit un matin dans un tas de farine ,
Pour mieux croquer les crédules souris.
Craignez qu'un jeune enfant dont vous fuyez
l'ap proche
Ne soit caché de même au sein d'une brioche ,
Pour mieux tromper votre mépris.



A MADAME

*La Marquise D****

TOUT à la fois elle est belle & jolie ;
Elle parle raison du ton de la folle ;
Quand on soupire , elle sourit ;
L'amitié la précède , & l'amour suit ses traces ;
Sa figure est pleine d'esprit ,
Et son esprit est plein de grâces.



VOYAGE DE S. GERMAIN,

A MADAME D***

VOUS qui fixez sur vos brillantes traces
 Les Ris badins, les Amours ingénus,
 Et qui pourriez, par de nouvelles grâces,
 Mieux que Pîché l'emporter sur Vénus;
 Vous que le Dieu du Goût éclaire,
 Obtenez-moi de lui l'heureux talent de plaire:
 Jadis il inspira Chapelle & Bachaumont;
 De leur voyage on veut que je prenne le ton:
 Ils ont un naturel qui ne s'imite guere;
 Mais si ma plume est moins légère,
 Mon Voyage est aussi moins long.

Ces deux hommes inimitables se seroient sans
 doute surpassés, s'ils vous eussent adressé, Ma-
 dame, les riens charmans qui les ont rendus
 célèbres. Je n'ai pas le génie de ces Messieurs;
 mais j'écris sous les yeux de la plus jolie fem-
 me de Paris, à la plus belle femme de la Cour;
 combien la beauté & les graces n'ont-elles pas
 créé de talens? Dans cette confiance, je com-
 mence ma narration.

Les gens aimables avec qui je suis venu ici,
 ayant fait une ample provision de gaieté & de

philosophie ; avec ces ballots légers , nous sortimes de Paris par le Cours.

Jadis c'étoit le Rendez-vous
De nos Coquettes les plus vaines ;
De nos Prudes les plus humaines ,
De nos jeunes gens les plus fous.
C'est là , qu'en dépit des jaloux
Qui se jettoient à la traverse ,
Il se faisoit , aux yeux de tous ,
Un discret & tendre commerce
De regards & de billets doux.
Les bruyans États de Cythere
S'y tenoient sur la fin du jour ;
De tous les freres de l'Amour ,
Il n'y manquoit que le Mystere.
Mais aujourd'hui que nos Beautés
Brillantes d'appas empruntés ,
Comme ces fauxoiseaux qui craignent la lumiere ,
Dès que l'Astre du jour a fini sa carrière ,
Dans un jardin bien refermé ,
De treillages rempli , de maisons entouré ,
Dans une espece de voliere ,
Où jamais nul zéphir n'entra ;
Vont , au sortir de l'Opéra ,
Respirer l'ombre & la poussiere ;
On ne rencontre plus au Cours
Que des Sociétés obscures ,
De tendres amitiés , de fidelles amours ,
Et d'assez massades figures.

L'heure n'étoit pas favorable pour y trouver beaucoup de ces Grotesques. Un homme qui nous parut très-content de lui même, gesticuloit, grimacoit & parloit seul : je voulus parier que c'étoit ce qu'on appelle un Poète. Un autre, pâle & rêveur, marchoit à pas lents ; il avoit tout-à-fait l'air de ces Amans malheureux d'autrefois. Le vieux Marquis & la jeune Marquise de **** se promenoient en silence dans un vieux carosse ; c'étoit sans doute pour la santé de l'un, plutôt que pour le plaisir de l'autre. Ces insipides Personnages furent aussi-tôt oubliés qu'appercus.

En parlant de vous, Madame, en vous desirant, en vous regrettant, nous nous trouvâmes sur le Pont de Neuilly. Je remarquai à gauche une maison peu remarquable par elle-même, & je m'écriai :

Je vois cet agréable lieu,

Ces bords rians, cette terrasse,

Où Courtin, la Farre & Chaulieu,

Loin des sots & des gens en place,

Pensant beaucoup, écrivant peu,

Plaisantoient, railloient avec grace,

Et faisoient des Vers pleins de feu.

Enfans d'Aristippe & d'Horace,

Dans la saine Morale instruits,

Du Porriquet ils cueilloient les fruits,

Couronnés des fleurs du Parnasse,

Ils répandoient à pleines mains

Un sel rare, dont quelques grains

Eussent rempli de jalousie
 Les plus aimables des Romains,
 Et tous ces gens contemporains
 D'Alcibiade & d'Aspasie.
 Ils puisoient dans la Poésie
 Ce nectar par elle inventé ;
 Le goût, l'esprit, l'urbanité
 Leur servoient la seule Ambroisie
 Qui donne l'immortalité.
 Philosophes sans vanité,
 Beaux esprits sans rivalité,
 Entre l'étude & la paresse,
 Dans les bras de la volupté,
 Ils avoient placé la sagesse.
 Où trouver encor dans Paris
 Des mœurs & des talens semblables ?
 Il n'est que trop de beaux esprits ;
 Mais qu'il est peu de gens aimables !

Je me sentis pénétré, Madame, d'un certain respect, qui tenoit un peu de l'idolâtrie, pour cet ancien Temple des Muses. Si au lieu de Madame de *** vous eussiez présidé à ses Mysteres, Gnide & Paphos n'en avoient point pour qui j'eusse eu plus de dévotion, & j'y aurois été en pèlerinage plus volontiers qu'à Nanterre, où nous arrivâmes un moment après. L'Abbé, avec ce ton moitié dévot, moitié profane, que vous lui connoissez, vint à son tour à s'écrier :

C'est dans ces agréables plaines,
Sur ces côteaux du Ciel chéris,

Que la Patronne de Paris

A mérité tant de Neuvaines.

Aujourd'hui dans le Paradis,

Genevieve en ce lieu champêtre,

Quenouille en main, menoit jadis

Dévotement ses moutons paître ;

De la laine de ses brebis

Elle filoit la ses habits ;

De la jeune & simple Bergere ,

L'innocence filoit les jours ;

Mais nous voici à Ruel ; ce fut la demeure
d'un des plus grands Ministres que la France ait
eus : souffrez , Madame , que je change de ton
pour parler de lui.

Richelieu , d'un égal courage ,

Scut lancer le tonnerre & conjurer l'orage ;

Il étendit sur tout ses regards pénétrants ;

Il domina son Maître , il abaissa les Grands ;

Il arrêta le vol de l'Aigle Impériale ;

Il cultiva les Arts d'une main libérale :

Mais sur ce grand Théâtre où je le vois monté ,

Évoquant la vengeance & respirant la haine ,

Son inflexible dureté

A trop ensanglanté la scène.

Croyez-vous, Madame, que cet homme immortel ait pu goûter un instant de bonheur dans toute sa vie? Je n'oserois me vanter d'être heureux; mais je ne changerois pas mon obscurité, ma liberté, mon loisir, mes douces occupations, contre la Pourpre, son Ministère, son génie même.

Il fut haï, craint, envié;
De sa triste grandeur l'image m'importune:

Il a servi la gloire & la fortune,
Je fers l'Amour & l'Amitié.

L'Amour, dans la saison de plaire,
Est le premier besoin du cœur,
Sa flamme vive & passagère,
L'épure mieux que la colere.

D'une Duègne ou d'un Gouverneur.

L'Amitié toujours nécessaire,
Donne un feu plus foible en chaleur,
Mais aussi plus fort en lumière;
Et qui perd la faveur du Frere,
N'est consolé que par la Sœur.

Sur cette matiere je ne tairai point. Heureusement pour vous, Madame, voilà S. Germain qui me remet dans la route dont je m'étois si fort écarté.

O'est ici que Jacques Second
Sans Ministres & sans Maîtresse

Le matin alloit à la Messe,
Et le soir alloit au Sermon.
Cependant l'heureux Hamilton,
Plein d'enjouement & de finesse,
Se avoit trouver dans ce Canton
Tantôt les rives du Permesse,
Et tantôt celles du Lignon.
Il joignit le goût au génie ;
Il n'eut point la sotte manie
D'écrire pour se faire un nom,
Et ne quitta jamais le ton
De la meilleure compagnie.
Sans doute à l'ombre de ces bois,
Sur-tout dans ces routes secrètes,
Sous ce tilleul que j'appercois,
Il venoit rêver quelquefois
Avec un livre & des tablettes.
Que cet air frais, voluptueux,
Cette lumière presque obscure,
Ce désordre majestueux,
Ce silence de la nature,
Me font bien sentir l'imposture
De ces ornemens fastueux,
De ces plaisirs tumultueux
Qu'à force d'art on se procure !

Au milieu de cette forêt, je me représentai la demeure du Silence ; il me paroît aussi digne d'être personifié que le Sommeil & tant d'autres à qui les Poëtes ont fait cet honneur. S'il est un démon

du bruit, pourquoi le Silence n'auroit-il pas un Génie ? A tout hasard, je lui adressai cette prière :

Silence, frère du repos,
Habitant de la solitude,
Ami des Arts & de l'Etude,
Qui fuis la pourpre & les faisceaux ;
Toi, par qui le Sage se venge
Des Critiques, des Cabaleurs,
Des Ignorans & des Railleurs,
Récouis cet hymne à ta louange,
Et me preserves en échange
Du commerce des grands parleurs.
Quand notre oreille est affligée
Par de froids & bruyans discours,
C'est par toi qu'elle est foulagée ;
Quand la raison est outragée,
C'est à toi seul qu'elle a recours.
Après avoir, par la parole,
Amusé le sot genre humain,
La Science toujours frivole,
Et le bel esprit toujours vain,
Privés du renom qui s'envole,
Vont se reposer dans ton sein.
Tu peins les amoureuses flammes
Mieux que les plus galans propos ;
Les plus ingénieux bons mots
Ne valent pas tes Epigrammes ;
Tu conserves l'honneur des femmes ;

Et tu tiens lieu d'esprit aux fots.

En sortant de la forêt de St. Germain, nous crumes entrer dans la vallée de Tempé. Un spectacle tel que l'Idylle n'en a peut-être jamais peint de plus agréable, s'offrit à notre vue. C'étoit un lendemain de nûces ; c'étoient l'Hymen Paylan, l'Amour Berger, la Joie naïve ; c'étoit une fête vraiment rustique, bien préférable à celles de nos Opéra.

Toi qui, vrai, riant & facile,
Peignis des fêtes sous l'ormeau,
Titire enflant son chalumeau,
Eglé dansant d'un pas agile,
Et Silène sur un tonneau,
Teniers, viens tracer ce tableau ;
La nature à ton art docile,
Sembloit naître sous ton pinceau.

POUR trois jours Reine du hameau,
Ayant un bouquet pour parure,
Pour couronné un petit chapeau,
Qui se perdoit dans sa coëffure,
Pour trôné un siege de verdure,
Et pour dais un humble arbrisseau,
La jeune épouse de la veille,
Tout à la fois pâle & vermeille,
Avoit encor l'air étonné ;
Et tout ensemble heureuse & sage,
Laissoit lire sur son visage
Le plaisir qu'elle avoit donné.

Sa simplicité la décore
Mieux que le plus riche appareil ;
Son époux la regarde encore ,
Ivre d'amour & de sommeil.
Son bonheur naissant se déploie
Sur son front noir & radieux ,
Et le Dieu qui ferme ses yeux ,
N'en a point éclipsé la joie.
Autour d'eux , formant un ballet ,
Tous les Amours de ces contrées ,
Les grâces en petit corset ,
Les ris avec leur air follet ,
De l'Hymen portent les livrées ;
Des Céladons & des Astrées
Dancent au son du flageolet.
Voyez-les , dans leur joie extrême ,
Aller , revenir , se croiser ;
L'un d'eux à la brune qu'il aime ,
En passant ravit un baiser ;
Contre un larcin qu'elle pardonne ,
La belle s'arme de rigueur ,
Et bien vite au fond de son cœur
Cache le plaisir qu'il lui donne.
Qui s'en seroit jamais douté ,
Que ces Bergers pussent connoître
Là pudeur & la volupté ?
Pour finir ce groupe champêtre ,
Quelques Vieillards sont à côté ,
Qui dans leurs cœurs sentant renaître

Des étincelles de gaité ,
Comme en hiver on voit paroître
Quelques heures d'un jour d'été ,
Racontent ce qu'ils ont été ,
Oubliant qu'ils vont cesser d'être.

Nous fûmes tous tentés de prendre la panetière
& la houlette. C'est avec des idées si douces que
nous arrivâmes à . . . Il me reste à vous rendre
compte , Madame , de la vie que nous menons ici.

Dans les états d'une Beauté
Qui n'est ni coquette , ni prude ,
Dans un château peu fréquenté ,
Et dont l'abord est assez rude ,
Mais d'où l'œil est au loin porté
Sur une rare multitude
D'objets pleins de variété ,
Logent l'amitié , la gaité ,
La franchise , la liberté ,
Exempts de soins , d'inquiétude ,
Ici nous goûtons aujourd'hui
La retraite sans solitude ,
Avec le repos sans ennui.
Nous consacrons les matinées
Aux Arts , aux loisirs studieux ;
De mille riens ingénieux
Nous savons remplir nos journées ,
Qui sont sagement terminées
Par des soupers délicieux.

La chere est simple & délicate ;
Il ne faut , pour plaire à Comus ,
Ni le luxe de Lucullus ,
Ni le régime d'Hyppocrate.
Minerve est auprès de Momus ,
Et si nous admettons Socrate ,
Epicure n'est point exclus.
Sur toutes sortes de chapitres
Nous tenons de joyeux propos ;
Sans respect des rangs , ni des titres ,
En dépit des Mortiers , des Mîtres ,
Nous faisons le procès aux fots.
Nous parlons de tout sans mystere ,
Et de tout ce que l'on a dit
Ou de l'Olympe , ou de Cythere ,
Sur le mérite sans crédit ,
Ou la faveur héréditaire ;
Quand l'entretien se refroidit ,
Il n'est rien que l'on voulût taire
Enfin dans ce riant séjour ,
Les plaisirs regnent tout le jour ,
Eux seuls habitent ces retraites ;
J'excepte les peines secretes
Que pourroit y causer l'amour.

Voilà , Madame , une peinture fidele de notre
vie champêtre ; venez en augmenter les douceurs
en les partageant. Venez écouter nos Eglogues ;
venez fixer toute notre attention sur cette belle
terrasse , d'où l'on croit voir toute la Nature : nous y

verrions ce qu'elle a fait de plus aimable & de plus séduisant, si nous avions le bonheur de vous y posséder.



ARTICLES donnés à l'Encyclopédie par
M. DESMAHIS:

F A T.

C'EST un homme dont la vanité seule forme le caractère, qui ne fait rien par goût, qui n'agit que par ostentation, & qui voulant s'élever au-dessus des autres, est descendu au-dessous de lui-même. Familier avec ses supérieurs, important avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs, il tutoie, il protège, il méprise. Vous le saluez, & il ne vous voit pas; vous lui parlez, & il ne vous écoute pas; vous parlez à un autre, & il vous interrompt. Il lorgne, il persifle au milieu de la société la plus respectable & de la conversation la plus sérieuse. Une femme le regarde, & il s'en croit aimé; une autre ne le regarde pas, & il s'en croit encore aimé. Soit qu'on le souffre, soit qu'on le chasse, il en tire également avantage. Il dit à l'homme vertueux de venir le voir, & il lui indique l'heure du brodeur & du bijoutier. Il offre à l'homme libre une place dans sa voiture, & il lui laisse prendre la moins commode. Il n'a aucune connoissance, & il donne des avis aux savans & aux artistes: il en eût donné à Vauban sur les

fortifications , à le Brun sur la peinture , à Racine sur la poésie. Sort-il du spectacle ? il parle à l'oreille de ses gens. Il part : vous croyez qu'il va à un rendez-vous ? il va souper seul chez lui. Il se fait rendre mystérieusement en public des billets vrais ou supposés : on croiroit qu'il a fixé une coquette, ou déterminé une prude. Il fait un long calcul de ses revenus ; il n'a que soixante mille livres de rente , il ne peut vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits , pour ses indispositions comme pour ses voitures , pour son Médecin comme pour son Tailleur. Vrai personnage de théâtre , à le voir , vous croiriez qu'il a un masque ; à l'entendre , vous diriez qu'il joue un rôle : ses paroles sont vaines , ses actions sont des mensonges , son silence même est menteur. Il manque aux engagements qu'il a , il en feint quand il n'en a pas. Il ne va pas où on l'attend , il arrive tard où il n'est point attendu. Il n'ose avouer un parent pauvre , ou peu connu. Il se glorifie de l'amitié d'un grand à qui il n'a jamais parlé , ou qui ne lui a jamais répondu. Il a du bel esprit la suffisance & les mots satyriques , de l'homme de qualité les talons rouges , le coureur & les créanciers ; de l'homme à bonne fortune la petite maison, l'ambre & les grisons. Pour peu qu'il fût fripon , il seroit en tout le contraste de l'honnête homme. En un mot , c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent ; C'est un sot pour les gens sensés qui l'évitent ; mais si vous connoissiez bien cet homme , ce n'est ni un

homme d'esprit, ni un sot, c'est un fat ; c'est le modele d'une infinité de jeunes sots mal élevés.

F E M M E,

C E nom seul touche l'ame, mais il ne l'élève pas toujours ; il ne fait naître que des idées agréables, qui deviennent un moment après des sensations inquietes, ou des sentimens tendres ; & le Philosophe qui croit contempler, n'est bientôt qu'un homme qui desire, ou qu'un amant qui rêve.

Une femme se faisoit peindre ; ce qui lui manquoit pour être belle, étoit précisément ce qui la rendoit jolie. Elle vouloit qu'on ajoutât à sa beauté, sans rien ôter à ses graces ; elle vouloit tout à la fois, & que le peintre fût infidele, & que le portrait fût ressemblant : voilà ce qu'elles feront toutes pour l'Ecrivain qui doit parler d'elles.

Cette moitié du genre humain, comparée physiquement à l'autre, lui est supérieure en agrémens, inférieure en force. La rondeur des formes, la finesse des traits, l'éclat du teint, voilà les attributs distinctifs.

Les femmes ne different pas moins des hommes par le cœur & par l'esprit, que par la taille & par la figure ; mais l'éducation a modifié leurs dispositions naturelles en tant de manieres, la dissimulation qui semble être pour elles un devoir d'état, a rendu leur ame si secreta, les exceptions sont en

si grand nombre , si confondues avec les généralités , que plus on fait d'observations , moins on trouve de résultats.

Il en est de l'ame des femmes comme de leur beauté : il semble qu'elles ne fassent appercevoir , que pour laisser imaginer. Il en est des caracteres en général , comme des couleurs ; il y en a de primitives , il y en a de changeantes , il y a des nuances à l'infini , pour passer de l'une à l'autre. Les femmes n'ont guere que des caracteres mixtes , intermédiaires , ou variables ; soit que l'éducation altere plus leur naturel que le nôtre , soit que la délicatesse de leur organisation fasse de leur ame une glace qui reçoit tous les objets , les rend vivement , & n'en conserve aucun.

Qui peut définir les femmes ? Tout à la vérité parle en elles , mais un langage équivoque. Celle qui paroît la plus indifférente , est quelquefois la plus sensible ; la plus indiscrete passe souvent pour la plus fausse. Toujours prévenus , l'amour ou le dépit dicte les jugemens que nous en portons ; & l'esprit le plus libre , celui qui les a le mieux étudiées , en croyant résoudre des problèmes , ne fait qu'en proposer de nouveaux. Il y a trois choses , disoit un bel esprit , que j'ai toujours beaucoup aimé , sans jamais y rien comprendre , la peinture , la musique & les femmes.

S'il est vrai que de la foiblesse naît la timidité , de la timidité la finesse , & de la finesse la fausseté , il faut conclure que la vérité est une vertu bien estimable dans les femmes.

Si cette même délicatesse d'organes qui rend l'imagination des femmes plus vive, rend leur esprit moins capable d'attention, on peut dire qu'elles apperçoivent plus vite, peuvent voir aussi bien, regardent moins long-temps.

Que j'admire les femmes vertueuses, si elles sont aussi fermes dans la vertu, que les femmes vicieuses me paroissent intrépides dans le vice!

La jeunesse des femmes est plus courte & plus brillante que celle des hommes, leur vieillesse est plus fâcheuse & plus longue.

Les femmes sont vindicatives. La vengeance qui est l'acte d'une puissance momentanée, est une preuve de foiblesse. Les plus foibles & les plus timides doivent être cruels : c'est la loi générale de la nature, qui dans tous les êtres sensibles, proportionne le ressentiment au danger.

Comment seroient-elles discrettes? elles sont curieuses; & comment ne seroient-elles pas curieuses? on leur fait mystère de tout; elles ne sont appelées ni au conseil, ni à l'exécution.

Il y a moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles n'ont qu'un objet.

Distingués par des inégalités, les deux sexes ont des avantages presque égaux. La nature a mis d'un côté la force & la majesté, le courage & la raison; de l'autre les grâces & la beauté, la finesse & le sentiment. Ces avantages ne sont pas toujours incompatibles: ce sont quelquefois des attributs différens qui se servent de contrepoids; ce sont quelquefois les mêmes qualités, mais dans un degré

différent. Ce qui est agrément ou vertu dans un sexe , est vice ou difformité dans l'autre. Les différences de la nature doivent en mettre dans l'éducation : c'est la main du Statutaire qui pouvoit donner tant de prix à un morceau d'argile.

Pour les hommes qui partagent entr'eux les emplois de la vie civile , l'état auquel ils sont destinés décide l'éducation & la différencie. Pour les femmes , l'éducation est d'autant plus mauvaise qu'elle est plus générale , & d'autant plus négligée qu'elle est plus utile. On doit être surpris que des ames si incultes puissent produire tant de vertus , & qu'il n'y germe pas plus de vices.

Des femmes qui ont renoncé au monde avant que de le connoître , sont chargées de donner des principes à celles qui doivent y vivre. C'est de là que souvent une fille est menée devant l'autel , pour s'imposer par serment des devoirs qu'elle ne connoît point , & s'unir pour toujours à un homme qu'elle n'a jamais vu. Plus souvent elle est rappelée dans sa famille , pour y recevoir une seconde éducation qui renverse toutes les idées de la première , & qui portant plus sur les manières que sur les mœurs , change continuellement des diamans mal taillés ou mal assortis contre des pierres de composition.

C'est alors , c'est après avoir passé les trois quarts du jour devant un miroir & devant un clavier , que Chloé entre avec sa mere dans le labyrinthe du monde : là son esprit errant s'égare dans mille détours , dont on ne peut sortir qu'avec le

fil de l'expérience : là toujours droite & silencieuse , sans aucune connoissance de ce qui est digne d'estime ou de mépris , elle ne fait que penser , elle craint de sentir , elle n'ose ni voir , ni entendre ; ou plutôt observant tout avec autant de curiosité que d'ignorance , voit souvent plus qu'il n'y en a , entend plus qu'on ne dit , rougit indécemment , sourit à contre-sens ; & laisse d'être également reprise de ce qu'elle a paru savoir & de ce qu'elle ignore , attend avec impatience dans la contrainte & dans l'ennui , qu'un changement de nom l'amene à l'indépendance & au plaisir.

On ne l'entretient que de sa beauté , qui est un moyen simple & naturel de plaire , quand on n'en est point occupé ; & de la parure , qui est un système de moyens artificiels pour augmenter l'effet du premier , ou pour en tenir lieu , & qui le plus souvent ne fait ni l'un ni l'autre. L'éloge du caractère ou de l'esprit d'une femme , est presque toujours une preuve de laideur ; il semble que le sentiment & la raison ne soient que le supplément de la beauté. Après avoir formé Chloé pour l'amour , on a soin de lui en défendre l'usage.

La nature semble avoir conféré aux hommes le droit de gouverner. Les femmes ont eu recours à l'art pour s'en affranchir. Les deux sexes ont abusé réciproquement de leurs avantages , de la force & de la beauté , ces deux moyens de faire des malheureux. Les hommes ont augmenté leur puissance naturelle par les loix qu'ils ont dictées ; les femmes ont augmenté le prix de leur possession par

la difficulté de l'obtenir. Il ne feroit pas difficile de dire de quel côté est aujourd'hui la servitude. Quoiqu'il en soit , l'autorité est le but où tendent les femmes : l'amour qu'elles donnent les y conduit ; celui qu'elles prennent les en éloigne ; tâcher d'en inspirer , s'efforcer de n'en point sentir , ou de cacher du moins celui qu'elles sentent : voilà toute leur politique & toute leur morale.

Cet art de plaire , ce desir de plaire à tous , cette envie de plaire plus qu'une autre , ce silence du cœur , ce dérèglement de l'esprit , ce mensonge continuel appelé coquetterie , semble être dans les femmes un caractère primitif , qui , né de leur condition naturellement subordonnée , injustement servile , étendu & fortifié par l'éducation , ne peut être affoibli que par un effort de raison , & détruit que par une grande chaleur de sentiment : on a même comparé ce caractère au feu sacré qui ne s'éteint jamais.

Voyez entrer Chloé sur la scène du monde ; celui qui vient de lui donner le droit d'aller seule , trop aimable pour aimer sa femme , ou trop disgracié par la nature , trop désigné par le devoir pour en être aimé , semble lui donner encore le droit d'en aimer un autre. Vaine & légère , moins empressée de voir que de se montrer , Chloé vole à tous les spectacles , à toutes les fêtes : à peine y paroît-elle , qu'elle est entourée de ces hommes , qui , confians & dédaigneux , sans vertus & sans talens , séduisent les femmes par des travers , mettent leur gloire à les deshonorar , se

font un plaisir de leur désespoir , & qui par les indiscretions , les infidélités & les ruptures , semblent augmenter chaque jour le nombre de leurs bonnes fortunes ; especes d'oiseleurs , qui font crier les oiseaux qu'ils ont pris pour en appeller d'autres.

Suivez Chloé au milieu de cette foule empressée ; c'est la coquette venue de l'isle de Crete au temple de Gnide ; elle sourit à l'un , parle à l'oreille à l'autre , soutient son bras sur un troisième , fait signe à deux autres de la suivre : l'un d'eux lui parle-t-il de son amour ? c'est Armide , elle le quitte en ce moment , elle le rejoint un moment après , & puis le quitte encore : sont-ils jaloux les uns des autres ? La Celimene du Misantrophe , elle les rassure tour à tour par le mal qu'elle dit à chacun d'eux de ses rivaux ; ainsi mêlant artificieusement les dédains & les préférences , elle réprime la témérité par un regard sévère , elle ranime l'espérance avec un souris tendre : c'est la femme trompeuse d'Archiloque , qui tient l'eau d'une main & le feu de l'autre.

Mais plus les femmes ont perfectionné l'art de faire desirer , espérer , poursuivre ce qu'elles ont résolu de ne point accorder ; plus les hommes ont multiplié les moyens d'en obtenir la possession. L'art d'inspirer des desirs qu'on ne veut point satisfaire , a tout au plus produit l'art de feindre des sentimens qu'on n'a pas. Chloé ne veut se cacher qu'après avoir été vue ; Damis fait l'arrêter en feignant de ne la point voir ; l'un & l'autre , après avoir parcouru tous les détours de l'art , se re-

trouvent enfin où la nature les avoit placés.

Il y a dans tous les cœurs un principe secret d'union : il y a un feu qui , caché plus ou moins long-temps , s'allume à notre insu , s'étend d'autant plus , qu'on fait plus d'efforts pour l'éteindre , & qui ensuite s'éteint malgré nous. Il y a un germe où sont renfermés la crainte & l'espérance , la peine & le plaisir , le mystère & l'indiscrétion ; qui contient les querelles & les raccommodemens , les plaintes & les ris , les larmes douces & ameres : répandu par-tout , il est plus ou moins prompt à se développer , selon les secours qu'on lui prête , & les obstacles qu'on lui oppose.

Comme un foible enfant qu'elle protège , Chloé prend l'Amour sur ses genoux , badine avec son arc , se joue avec ses traits , coupe l'extrémité de ses ailes , & lui lie les mains avec des fleurs ; & déjà prise d'elle-même dans des liens qu'elle ne voit pas , se croit encore en liberté. Tandis qu'elle l'approche de son sein , qu'elle l'écoute , qu'elle en sourit , qu'elle s'amuse également & de ceux qui s'en plaignent , & de celles qui en ont peur , un charme involontaire la fait tout-à-coup le presser dans ses bras , & déjà l'amour est dans son cœur : elle n'ose encore s'avouer qu'elle aime , elle commence à penser qu'il est doux d'aimer. Tous les amans qu'elle traîne en triomphe à sa suite , elle sent plus d'envie de les écarter , qu'elle n'eut de plaisir à les attirer. Il en est un sur qui ses yeux se portent sans cesse , dont ils se détournent toujours. On diroit quelquefois qu'elle s'aperoit à

péine de sa présence ; mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vu. S'il parle , elle ne paroît point l'écouter ; mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu : lui parler-elle au contraire ? sa voix devient plus timide , ses expressions sont plus animées : va-t-elle au spectacle , est-il moins en vue ? il est pourtant le premier qu'elle y voit , son nom est toujours le dernier qu'elle prononce. Si le sentiment de son cœur est encore ignoré , ce n'est plus que d'elle seule ; il a été dévoilé par tout ce qu'elle a fait pour le cacher ; il s'est irrité par tout ce qu'elle a fait pour l'éteindre : elle est triste ; mais la tristesse est un des charmes de l'amour. Elle cesse enfin d'être coquette à mesure qu'elle devient sensible , & semble n'avoir tendu perpétuellement des pièges, que pour y tomber elle-même.

J'ai lu que de toutes les passions , l'amour est celle qui sied le mieux aux femmes ; il est du moins vrai qu'elles portent le sentiment qui est le plus tendre caractère de l'humanité , à un degré de délicatesse & de vivacité où il y a bien peu d'hommes qui puissent atteindre. Leur ame semble n'avoir été faite que pour sentir , elles semblent n'avoir été formées que pour le doux plaisir d'aimer. A cette passion qui leur est si naturelle , on donne pour antagoniste une privation qu'on appelle l'honneur ; mais on a dit , & il n'est que trop vrai , que l'honneur semble n'avoir été imaginé que pour être sacrifié.

A peine Chloé a-t-elle prononcé le mot fatal à sa liberté , qu'elle fait de son amant l'objet de

toutes ses vues, le but de toutes ses actions, l'arbitre de sa vie; elle ne connoissoit que l'amusement & l'ennui, elle ignoroit la peine & le plaisir; tous les jours sont pleins, toutes les heures sont vivantes, plus d'intervalles languissans; le temps toujours trop lent ou trop rapide pour elle, coule cependant à son insçu; tous les noms si vains si chers, le doux commerce de regards & de sourires, le silence plus éloquent que la parole, mille souvenirs, mille projets, mille idées, mille sentimens viennent à tous les instans renouveler son ame & étendre son existence; mais la dernière preuve de sa sensibilité est la première époque de l'inconstance de son amant. Les nœuds de l'amour ne peuvent-ils donc jamais se resserrer d'un côté, qu'ils ne se relachent de l'autre?

S'il est parmi les hommes quelques ames privilégiées, en qui l'amour, loin d'être affoibli par les plaisirs, semble emprunter d'eux de nouvelles forces, pour la plupart c'est une fausse jouissance qui, précédée d'un desir incertain, est immédiatement suivie d'un dégoût marqué, qu'accompagne encore trop souvent la haine ou le mépris. On dit qu'il croît sur le rivage d'une mer, des fruits d'une beauté rare, qui, dès qu'on y touche, tombent en poussière: c'est l'image de cet amour éphémère, vaine saillie de l'imagination, fragile ouvrage des sens, foible tribut qu'on paie à la beauté. Quand la source des plaisirs est dans le cœur, elle ne tarit point;

l'amour fondé sur l'estime est inaltérable, il est le charme de la vie & le prix de la vertu.

Uniquement occupée de son amant, Chloé s'apperçoit d'abord qu'il est moins tendre, elle soupçonne bien-tôt qu'il est infidele; elle se plaint, il la rassure; il continue d'avoir des torts, elle recommence à se plaindre; les infidélités se succèdent d'un côté, les reproches se multiplient de l'autre: les querelles sont vives & fréquentes, les brouilleries longues, les raccommodemens froids; les rendez-vous s'éloignent, les tête-à-tête s'abregent, toutes les larmes sont ameres, Chloé demande justice à l'amour, qu'est devenu, dit-elle, la foi des sermens? Mais c'en est fait, Chloé est quittée; elle est quittée pour un autre, elle est quittée avec éclat.

Livrée à la honte & à la douleur, elle fait autant de sermens de n'aimer jamais, qu'elle en avoit fait d'aimer toujours; mais quand une fois on a vécu pour l'amour, on ne peut plus vivre que pour lui. Quand il s'établit dans une ame, il y répand je ne fais quel charme qui altere la source de tous les autres plaisirs; quand il s'envole, il y laisse toute l'horreur du désert & de la solitude: c'est sans doute ce qui a fait dire qu'il est plus facile de trouver une femme qui n'ait point d'engagement, que d'en trouver qui n'en ait eu qu'un.

Le désespoir de Chloé se change insensiblement en une langueur qui fait de tous ses jours un tissu d'ennuis; accablée du poids de son exis-

tence , elle ne fait que faire de la vie , c'est un rocher aride auquel elle est attachée. Mais d'anciens amans rentrent chez elle avec l'espérance , de nouveaux se déclarent , des femmes arrangent des soupers ; elle consent à se distraire , elle finit par se consoler. Elle a fait un nouveau choix qui ne sera guere plus heureux que le premier , quoique plus volontaire , & qui sera bien-tôt suivi d'un autre. Elle appartenoit à l'amour , la voilà qui appartient aux plaisirs ; ses sens étoient à l'usage de son cœur , son esprit est à l'usage de ses sens.

L'art , si facile à distinguer par-tout ailleurs de la nature , n'en est ici séparé que par une nuance imperceptible : Chloé s'y méprend quelquefois elle-même ; eh ! qu'importe que son amant y soit trompé s'il est heureux ! Il en est des mensonges de la galanterie comme des fictions du théâtre , où la vraisemblance a souvent plus d'attraits que la vérité.

Horace fait ainsi la peinture des mœurs de son temps , Ode 6 , livre 3. » A peine une fille est-elle
» sortie des jeux innocens de la tendre enfance,
» qu'elle se plaît à étudier des danses voluptueuses,
» & tous les arts & tous les mysteres de l'amour.
» A peine une femme est-elle assise à la table
» de son mari , que d'un regard inquiet elle y
» cherche un amant ; bien-tôt elle ne choisit
» plus , elle croit que dans l'obscurité tous les
» plaisirs sont légitimes ». Bien-tôt aussi Chloé arrivera à ce dernier période de la galanterie.

Déjà elle fait donner à la volupté toutes les apparences du sentiment, à la complaisance tous les charmes de la volupté. Elle fait également & dissimuler des desirs, & feindre des sentimens, & composer des ris & verser des larmes. Elle a rarement dans l'ame ce qu'elle a dans les yeux; elle n'a presque jamais sur les levres, ni ce qu'elle a dans les yeux, ni ce qu'elle a dans l'ame. Ce qu'elle a fait en secret, elle se persuade ne l'avoir point fait; ce qu'on lui a vu faire, elle fait persuader qu'on ne l'a point vu; & ce que l'artifice des paroles ne peut justifier, ses larmes le font excuser, ses caresses le font oublier.

Les femmes galantes ont aussi leur morale. Chloé s'est fait un code où elle a dit qu'il est malhonnête à une femme, quelque goût qu'on ait pour elle, quelque passion qu'on lui témoigne, de prendre l'amant d'une femme de sa société. Il y est dit encore qu'il n'y a point d'amours éternels; mais qu'on ne doit jamais former un engagement, quand on en prévoit la fin. Elle a ajouté qu'entre une rupture & un nouveau nœud, il faut intervalle de six mois; & tout de suite elle a établi qu'il ne faut jamais quitter un amant sans lui avoir désigné un successeur.

Chloé vient enfin à penser qu'il n'y a qu'un engagement solide, où ce qu'elle appelle *une affaire suivie* qui perde une femme. Elle se conduit en conséquence; elle n'a plus que de ces goûts passagers qu'on appelle *fantaisies*, qui

peuvent bien laisser former un soupçon , mais qui ne lui donnent jamais le temps de se changer en certitude. Le public porte à peine la vue sur son objet , qu'il lui échappe , déjà remplacé par un autre ; je n'ose dire que souvent il s'en présente plusieurs tout à la fois. Dans les *fantaisies* de Chloé l'esprit est d'abord subordonné à la figure , bien-tôt la figure est subordonnée à la fortune ; elle néglige à la cour ceux qu'elle a recherchés à la ville , méconnoît à la ville ceux qu'elle a prévenus à la campagne ; & oublie si parfaitement le soir la *fantaisie* du matin , qu'elle en fait presque douter celui qui en a été l'objet. Dans son dépit il se croit dispensé de taire ce qu'on l'a dispensé de mériter , oubliant à son tour qu'une femme a toujours le droit de nier ce qu'un homme n'a jamais le droit de dire. Il est bien plus sûr de montrer des desirs à Chloé , que de lui déclarer des sentimens ; quelquefois elle permet encore des sermens de constance & de fidélité ; mais qui la persuade est maladroit , qui lui tient parole est perfide. Le seul moyen qu'il y auroit de la rendre constante , seroit peut-être de lui pardonner d'être infidèle : elle craint plus la jalousie que le parjure , l'importunité que l'abandon. Elle pardonne tout à ses amans , & se permet tout à elle-même , excepté l'amour.

Plus que galante , elle croit cependant n'être que coquette. C'est dans cette persuasion qu'à une table de jeu , alternativement attentive &

distracte, elle répond du genou à l'un, serre la main à l'autre en louant ses dentelles, & jette en même-temps quelques mots convenus à un troisieme. Elle se dit sans préjugés, parce qu'elle est sans principes; elle s'arroge le titre d'honnête homme, parce qu'elle a renoncé à celui d'honnête femme; & ce qui pourta vous surprendre, c'est que dans toute la variété de ses fantaisies, le plaisir lui serviroit rarement d'excuse.

Elle a un grand nom, & un mari facile: tant qu'elle aura de la beauté ou des grâces, ou du moins les agrémens de la jeunesse, les desirs des hommes, la jalousie des femmes, lui tiendront lieu de considération. Se traverser ne l'exileront de la société, que lorsqu'ils seront confirmés par le ridicule. Il arrive enfin ce ridicule plus cruel que le deshonneur. Chloé cesse de plaire, & ne veut point cesser d'aimer; elle veut toujours paroître, & personne ne veut se montrer avec elle. Dans cette position, la vie est un sommeil inquiet & pénible, un accablement profond mêlé d'agitations; elle n'a guere que l'alternative du bel esprit ou de la dévotion. La véritable dévotion est l'azyle le plus honnête pour les femmes galantes; mais il en est peu qui puissent passer de l'amour des hommes à celui de Dieu; il en est peu qui pleurant de regret, sachent se persuader que c'est du repentir; il en est peu même, qui, après avoir affiché le vice,

puissent se déterminer à seindre du moins la vertu.

Il en est beaucoup moins qui puissent passer du temple de l'amour dans le sanctuaire des muses, & qui gagnent à se faire entendre, ce qu'elles perdent à se laisser voir. Quoiqu'il en soit, Chloé qui s'est tant de fois égarée, courant toujours après des vains plaisirs, & s'éloignant toujours du bonheur, s'égare encore en prenant une nouvelle route. Après avoir perdu 15 ou 20 ans à lorgner, à persiffler, à minauder, à faire des noeuds & des tracasseries; après avoir rendu quelque honnête homme malheureux, s'être livrée à un far, s'être prêtée à une foule de fots, cette folle change de rôle, passe d'un théâtre sur un autre; & ne pouvant plus être Phryné, croit pouvoir être Alpasie.

Je suis sûr qu'aucune femme ne se reconnoitra dans le portrait de Chloé; en effet il y en a peu dont la vie ait eu les périodes aussi marquées.

Il est une femme qui a de l'esprit pour se faire aimer, non pour se faire craindre, de la vertu pour se faire estimer, non pour mépriser les autres; assez de beauté pour donner du prix à sa vertu; également éloignée de la honte d'aimer sans retenue, du tourment de n'oser aimer, & de l'ennui de vivre sans amour; elle a tant d'indulgence pour les faiblesses de son sexe, que la femme la plus galante lui pardonne d'être fidele; elle a tant de respect pour les bienfaisances, que

la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laisant aux folles dont elle est entourée la coquetterie, la frivolité, les caprices, les jalousies, toutes les petites passions, toutes les bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuse, au milieu de ces commerces contagieux, elle consulte toujours son cœur qui est pur, & sa raison qui est saine, préférablement à l'opinion, cette Reine du monde qui gouverne si despotiquement les insensés & les fots. Heureuse la femme qui possède ces avantages ! plus heureux celui qui possède le cœur d'une telle femme !

Enfin il en est une autre plus solidement heureuse encore ; son bonheur est d'ignorer ce que le monde appelle les *plaisirs*, sa gloire est de vivre ignorée. Renfermée dans les devoirs de femme & de mère, elle consacre ses jours à la pratique des vertus obscures : occupée du gouvernement de sa famille, elle regne sur son mari par sa complaisance, sur ses enfans par sa douceur, sur ses domestiques par sa bonté : sa maison est la demeure des sentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux sommeil, & de la santé. Économe & sédentaire, elle en écarte les passions & les besoins ; l'indigent qui se présente à sa porte n'en est jamais repoussé : l'homme licencieux ne s'y présente point. Elle a un caractère de réserve & de dignité qui la fait respecter, d'indulgence & de sensibilité qui la fait aimer,

de prudence & de fermeté qui la fait craindre :
 elle répand autour d'elle une douce chaleur, une
 lumière pure qui éclaire & vivifie tout ce qui
 l'environne ; est-ce la nature qui l'a placée, ou
 la raison qui l'a conduite au rang suprême ou je
 la vois ?



L'IMPERTINENT,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens ordinaires du Roi, le 31 du
mois d'Août 1750.*





ACTEURS.

DAMIS.

JULIE, Maîtresse de Damis.

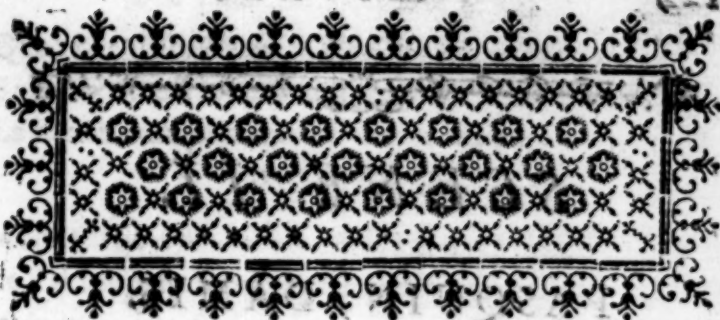
ROSALIE, Nièce de Julie.

LINDOR, Amant de Rosalie.

PASQUIN, Valet de Damis.



*La Scene est à la Campagne dans la
Maison de Julie.*



L'IMPERTINENT, COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

PASQUIN.



MONSIEUR Damis se croit un
homme singulier ;

Mais il n'est , selon moi , que fat
& tracassier ,

Et pour s'en applaudir l'espece est
trop commune :

Je ne sçai quel projet il médite aujourd'hui ,
Ou plutôt quel Démon contraire à ma fortune
M'inspirera le dessein de m'attacher à lui.



SCENE II.

PASQUIN, DAMIS.

DAMIS,
Tu parles seul, je crois ?

PASQUIN.

Je vous rendois justice ;
 Et me remerciois d'être à votre service.

DAMIS.

Eh bien notre Billet !

PASQUIN.

Il vient d'être rendu.

DAMIS.

De la part de Lindor ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

DAMIS.

A Julie ?]

PASQUIN.

Oui, Monsieur, à la Tante, & de plus défendu
 D'en parler à la Nièce.

DAMIS.

En effet Rosalie

Doit sur-tout l'ignorer; mais j'appréhende bien

Que, par discrétion, Lubin ne me trahisse,
Et qu'il ne parle trop même en ne disant rien:
La bêtise nuit plus que ne fait la malice.

PASQUIN.

Monsieur, je vous ai fait observer tout cela,
Et j'ai toujours pensé cette vérité-là;
Mais moi-même, ignorant ce qu'il faut taire ou dire,
Par bonne volonté je pourrois bien vous nuire:
Dans tout ceci, Monsieur, quel est votre intérêt?

DAMIS.

Vous êtes curieux, à ce qu'il me paroît.

PASQUIN.

Je n'en disconviens pas, pour mieux servir mon
Maitre,

Dans ses moindres projets je cherche à le connoître;
Mais j'use mon esprit en stériles efforts.

Amant depuis fix mois de Madame Julie,

Votre début paroît un accès de folie;

Loin de briser vos nœuds, le temps les rend plus
forts.

DAMIS.

Bon.

PASQUIN.

Sa société devient aussi la vôtre;

Vous n'avez pour agir que les mêmes ressorts;

Qu'une ame pour penser, vous êtes l'un à l'autre

L'écho de votre esprit, l'ombre de votre corps.

DAMIS.

Fort bien.

PASQUIN.

L'Hyver entier se passe de la sorte ;
 J'entends parler de nôce , & cela me transporte ;
 Arrive le Printemps, votre Maîtresse alors
 Ayant uniquement sa Nièce pour compagne ,
 Abandonne Paris , vient à cette campagne
 Où vous lui promettez d'être le lendemain ;
 Mais au lieu de partir , sans que rien le requière
 Cherchant l'amusement , & le cherchant envain,
 Nous restons à Paris une semaine entière.

DAMIS.

Abrége ton récit , & sçache désormais
 Qu'à jour nommé je n'arrive jamais.

PASQUIN.

Nous arrivons enfin. Entrés dans l'avenue,
 Je trouve sous mes pas un Billet sans dessus ,
 Sans signature , écrit en termes ambigus ;
 Mais au premier aspect la main vous est connue ;
 La joie à chaque mot déride votre front ,
 Et vous vous écriez : » Le hazard est fort bon !
 » Ce Billet sûrement s'adresse à Rosalie ,
 » Et les gens de Lindor l'ont sans doute perdu.
 Par vous , au même instant, ce Billet m'est rendu
 Pour le faire tenir à Madame Julie.

DAMIS.

Et bien ?

PASQUIN.

M'est-il permis de parler librement ?
 Jugeant des autres par vous-même ,
 Vous soupçonnez les gens assez légèrement ;

Voulez-vous éprouver à quel point on vous aime ?

DAMIS.

Tu te trompes, Pasquin : moi jaloux ! Point du tout.

L'importune Julie en seroit trop flattée :

Ici la convenance a plus fait que le goût :

Je venois de quitter , elle d'être quittée ,

Et nous nous sommes pris, je ne sçai trop comment,

Elle par vanité , moi par désœuvrement ;

Les amours aujourd'hui sont tous de cet espècei.

PASQUIN.

Vous avez donc des projets sur la Nièce ?

DAMIS.

Le vertueux Lindor prend soin de la former ;

Quant à moi, loin de me charmer ,

Sa beauté me déplaît : & son esprit m'attriste :

A parler sentiment son mérite consiste ;

Elle cherche , dit-elle , à se faire estimer ;

J'en suis fort peu tenté.

PASQUIN.

Que vous êtes à plaindre !

De l'une peu tenté , de l'autre point jaloux ;

Vous ne sçavez donc plus ni desirer, ni craindre ?

En ce cas , j'ai , Monsieur , plus de plaisir que vous.

DAMIS.

Que tu me connois peu ! Ce tourbillon de folles ,

D'esprits mal assortis , d'insectes importans

Qui forment leur ennui de cent plaisirs frivoles ,

M'en procurent de vrais presque à tous les instans.

Dans le monde où je vis depuis assez long-temps,

Trompant, sans aucun soin, tant de femmes crédules,

Dirigeant à mon gré tant d'être végétant ;
 Je sçais mettre à profit jusqu'à mes ridicules ;
 Je m'accommode à tout & rien ne me contraint ;
 Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave ;
 Du poids de sa censure accablant qui le craint ;
 Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

PASQUIN.

Ainsi vos procédés ont toujours un objet :
 Quel est ici le votre enfin ?

DAMIS.

Tout mon projet
 Est dans le double sens de la Lettre importante
 Ecrite pour la Nièce & rendue à la Tante.

PASQUIN.

Je me rappelle bien qu'étant obscur & court,
 Ce Billet peut aller à l'une comme à l'autre ;
 Mais je n'en vois pas mieux quel projet est le votre.

DAMIS.

Je prétends que Julie avant la fin du jour
 Me donne mon congé.

PASQUIN.

Je n'en fais aucun doute ;
 Mais d'être sans affaire avez-vous résolu ?
 Avant de rompre ici je crois qu'il eût fallu
 Vous arranger ailleurs.

DAMIS.

Tu penses juste, écoute :
 De mon dernier secret il faut te faire part.
 Lucinde cette veuve ; objet de tant d'hommages ;

Frivole avec les foux, solide avec les sages,
Dont le cœur est sans feinte & la beauté sans fard,
Est le goût pour lequel j'abandonne Julie.

PASQUIN.

Mais l'amitié, Monsieur, l'une à l'autre les lie !

DAMIS.

Rompre de pareils nœuds est l'ouvrage d'un jour,
Et l'amitié se fait dès que parle l'amour.

Tout l'embarras de cette affaire,
Pour éviter l'éclat que le dépit peut faire,
Est d'obliger Julie à me manquer de foi :
Il faut que je parviennne à détruire sa flamme,
Et l'on veut qu'en ce lieu, j'attende que la Dame
Me fasse la faveur d'avoir tort avec moi.
Elle vient laissez-nous.

SCENE III.

DAMIS, JULIE.

JULIE.

J'Attendois que la Ville
En plairis un peu moins fertile
Vous laissât me donner quelque un de vos instans.

DAMIS.

Quand je suis loin de vous c'est l'ennui qui les fuit

Mais pour jouer un rôle il faut voir tant de gens !
 Vous m'estimeriez moins , si toujours inutile ,

J'étois plus maître de mon temps.

JULIE.

Et quels sont, s'il vous plaît, les devoirs importants ?

DAMIS.

Vous m'en demandez compte ? Eh mais cent , plus
 tôt mille.

J'eus Dimanche un Billet pour souper chez Mou-
 thier *

Avec le petit Duc & la grosse Comtesse :

Lundi jour malheureux ! Un maudit créancier

Automate indocile , homme sans politesse ,

Sous prétexte qu'il doit lui-même , & qu'on le presse ,

Me voulut sans délai contraindre à le payer ;

J'allai le jour suivant flatter un Financier :

Mercredi je courus à la Piece nouvelle ,

Tout le monde étoit pour , & moi je fus contr'elle ;

La satyre embellit les plus simples propos ,

Et l'admiration est le style des sots :

Jeudi j'eus de l'humeur , je me boudai moi-même ;

Le lendemain j'étois d'une folie extrême ,

Florise s'empara de moi pour tout le jour ;

Hier à tout Paris j'ai fait voir une veste

D'un goût divin , l'habit le plus gai , le plus lesté ,

Où la Boutray , Passau ravissentr tour à tour ,

Et j'arrive aujourd'hui tout plein de mon amour.

JULIE.

Votre façon d'aimer est tout à fait commode :

* Fameux Cuisinier.

Tel est de votre temps le partage & l'emploi
Que de huit jours à peine en est-il un pour moi !

DAMIS.

Que voulez-vous ? Je suis victime de la mode

Au point d'en être à moi-même odieux,
A propos, Araminthe a choisi tout au mieux :

C'est le discret , le modeste Valere
Qui jouit aujourd'hui de l'honneur de lui plaire ,
Et pour donner le change, elle s'offre en tous lieux
Avec certain Marquis aussi fou qu'ennuyeux ;
Mais je veux la priver des ombres du mystere,

JULIE.

Que vous importent ses plaisirs ?
Vous font-ils quelque tort, & gênent-ils les vôtres ?
Quand le cœur est rempli de ses propres desirs,
L'esprit ne songe guere à troubler ceux des autres,

DAMIS.

Ne moralisons point , ou songez qu'aujourd'hui ,

Quand le Public nous embarrasse,
Il faut , substituant les sots à notre place ,
Pour détourner ses yeux les fixer sur autrui :
Le systême est certain : mais dites-moi , de grace ;
Dans vos tristes Etats que fait-on tout le jour ?
Avez-vous fait venir la petite Angelique ?
Et votre Comédie ? Enfin dans ce séjour
A-t-on des gens plaisans , du jeu , de la Musique ?

JULIE.

N'est-ce donc point pour moi que vous venez ici ?
Votre amour n'est-il plus qu'une vieille habitude ?
Mais vous m'ôtez jusqu'à l'incertitude ;

Si je le voulois voir, mon sort est éclairci.

DAMIS.

Au lieu de vous flatter, souffrez que je vous gronde
De vos vivacités ; modérez-les un peu ;
Entre nous , tout cela ne prend pas dans le monde ;
Ce n'est point glace en moi , c'est en vous trop de
feu.

Songez bien que , de votre aveu ,
La réputation dépend de l'apparence :
L'air de se présenter , celui de recevoir ,
Le ton , l'extérieur sont des riens d'importance ,
Le maintien, en un mot , est le premier devoir ,
Et l'on n'est en effet que ce qu'on veut paroître.

JULIE.

Bon ! Dans ce siècle-ci, sçait-on ce qu'il faut être,
Ou plutôt sous quel masque on doit se déguiser ?
Est-il rien dans le vrai qui ne fasse causer ?
Affichez la sagesse , on vous trouve gothique ;
Ayez une aventure , on vous en prête cent ;
Enfermez-vous , on sçait comme cela s'explique ;
Tenez maison , chez vous tout paroît indécent ;
Et le plaisir sur tout n'est jamais innocent.
Pour obliger enfin le Public à se taire,
Je crois que le plus sûr moyen
Est de le mépriser en ne lui cachant rien.

DAMIS.

Il peut , quand il le veut , nous forcer au mystère ;
Les plus indépendans par lui sont asservis :
Nous nous en plaignons tous, mais chacun l'autorise ;
On veut être estimé de ceux que l'on méprise.

Ce n'est point pour autrui, c'est pour moi que je vis.

DAMIS.

Vous apprendrez bien-tôt quels travers sont les
vôtres ;

Ceux qui cherchent le moins à vivre pour les au-
tres

Sont presque toujours ceux qu'on y force le plus :

Sur quelques faits que votre erreur se fonde ,
L'art de dissimuler est le ressort du monde ,

Et l'équivalent des vertus.

Il masque les vieilles querelles ,

Il prête un air sincère aux amitiés nouvelles ,

L'amour même lui doit son plus beau coloris ;

Et sous un froid maintien cachant les tendres flâmes ,

Il tient lieu de sagesse aux femmes ,

Et d'indifférence aux maris.

JULIE.

Cet art m'est étranger : je ne suis occupée ,

Loin de vouloir tromper , qu'à n'être point trom-
pée.

Juste ou non , mal ou bien , je pense à découvrir.

Vous-même m'avez dit que toujours difficile

La fausseté souvent n'est qu'un vice inutile

Dont la première dupe est celle qui s'en sert.

DAMIS.

Ce n'est point fausseté que de sçavoir se taire ;

Et vous-même d'ailleurs êtes-vous fort sincère ?

On vous refuse net cette qualité-là.

En vain je me démonte , en vain je m'en offense ,

En vain de tous côtés je prends votre défense ;
On veut que vous ayez trente ans , & par-de là ,

JULIE.

Eh mais j'en fais l'aveu : j'ignorois , je vous jure ,
Que l'on dût à trente ans employer l'imposture ,
Et qu'à cet âge il fût trop tard

Pour laisser parler sa figure.

Je n'imagine point , mon amour propre à part ,
Arriver au moment, où brillant à l'écart
Dans les cercles étroits de quelque sphere obscure ,
L'amour que l'on inspire est un effort de l'art ,
Et celui que l'on prend un tort de la nature ;

Elle n'a point placé si près

La saison des plaisirs & l'âge des regrets ,
Pourquoi de votre ennui la rendre responsable ?
Si vous m'aimiez encor , j'aurois assez d'attraits ,
Si je vous aimois moins , je serois plus aimable ,
Ce sont vos sentimens qui vieillissent mes traits.

DAMIS.

Au contraire , à mes yeux vous êtes rajeunie :
Mais moi , puis-je empêcher qu'on ne vous calom-
nie ?

JULIE.

Plus je suis indulgente & plus vous êtes fat.

DAMIS.

Nous avons toujours eu l'esprit de notre état ;
Quand on saisit ce point, on est ce qu'on doit être ;
Ainsi restons-en là.

JULIE.

Malgré tous mes défauts,

Et tout votre mérite, on vous fera connoître

Que vous n'êtes pas sans rivaux.

DAMIS.

Je le crois : mais souvent la plus aimable femme
N'a pour fonder ses droits que des prétentions,
Et prenant des égards pour des transports de l'ame,
Croit voir dans tous les yeux des déclarations.

JULIE, *en lui donnant un billet.*

Je consens d'être au rang de ces femmes crédules,
Et ce billet fait foi de tous mes ridicules.

DAMIS.

Voyons.

BILLET.

Il lit le billet haut.

» L'incertitude est affreuse en amour,

» J'en veux sortir, fût-ce à mon préjudice,

» Et j'obtiendrai ma grace avant la fin du jour,

» Ou l'on prononcera l'arrêt de mon supplice.

Je vous laisse jouir de ma confusion,

Et vous pouvez compter sur ma discrétion.

Il sort.

SCENE IV.

JULIE.

Qu'il est impertinent ! impoli par système.

Il croiroit se manquer en paroissant jaloux :

Ainsi que son orgueil mon malheur est extrême.

Quelle fatalité ! J'eus d'abord pour époux

Un sot qui m'adoroit en dépit de moi-même ;
 Et non moins à plaindre aujourd'hui ;
 J'ai pour amant un fat que j'aime malgré lui.
 Mais non , cette foiblesse avilit trop mon ame :
 L'amour propre est blessé , tout me devient permis.
 Lindor me déclare sa flâme ,
 Qu'il me serve à punir ou corriger Damis ,
 En ce cas il est bon d'observer Rosalie ,
 Et d'arrêter le cours de ses prétentions ;
 J'ai cru la deviner en vingt occasions ,
 Son attente aujourd'hui pourroit être trahie.



SCENE V.

JULIE, ROSALIE.

ROSALIE.

MA tante , l'on m'apprend que Damis est ici ,
 Je croyois que Lindor devoit venir aussi ;

Il faut du monde à la campagne ,
 Vous sçavez que Lindor est doux & complaisant.

JULIE.

J'en conviens ; mais il est rarement amusant ,

Trop de contrainte l'accompagne ,
 Il pèse tous ses mots , mesure tous ses pas ,

Rougit quand on fait son éloge ,
 Et ne parle jamais que lorsqu'on l'interroge ,
 Embarrasse toujours par son propre embarras.

DE M. DESMAIS,
ROSALIE.

139

A dire son avis Damis est moins timide.

JULIE.

Avec trop peu d'égards il est vrai qu'il décide ;
Cependant il est né pour la société.

Héros de vingt maisons en histoires fertiles ,

Il sçait les rendre avec gayeté ;

Il soutient ses récits par sa légèreté ,

Aux choses les plus inutiles

Donnant un air de nouveauté ,

Il excite du moins la curiosité ,

Et par une étude profonde ,

De tous les riens charmans qui gouvernent le monde ,

Il a fait un talent de la frivolité.

ROSALIE.

Lindor a, je l'avoue , un autre caractère ;

Mais seroit-ce un défaut que la timidité ?

JULIE.

Peut-être vous croyez qu'il aspire à vous plaire ;

Son mérite est fondé sur votre vanité :

Mais apprenez , ma chere niece ,

Que l'homme le plus sûr en fait de probité

Nous trompe sans scrupule en parlant de tendresse ,

Et qu'en un mot auprès d'une jeune beauté ,

L'usage a de tout temps prescrit la fausseté

Comme un devoir de politesse.



SCENE VI.

ROSALIE.

Sur l'amour de Lindor a-t-elle des soupçons ?
Et s'opposeroit-elle au bonheur où j'aspire ?

Mais profitons de ses leçons :

Lindor a cessé de m'écrire ;

Peut-être qu'il trahit ses sermens & mon cœur ;
Est-ce à moi de nommer l'amour & le bonheur ?



SCENE VII.

ROSALIE, DAMIS.

DAMIS.

JE viens vous faire part d'une chose importante...
Mais non ; je me tairai ; mon zèle vous déplaît,

ROSALIE.

La curiosité me tient lieu d'intérêt.

DAMIS.

Eh bien , du second rang si vous êtes contente ;
C'est aujourd'hui votre position ;

Vous n'allez qu'après votre tante,
Elle est votre rivale, & j'en suis caution :
Lindor adroitement vous trompe l'une & l'autre ;
Mais il n'a pu tromper ma pénétration ;
Je suis même surpris qu'il échappe à la vôtre.

ROSALIE.

Pour tenir ce langage, avez-vous oublié
Que je ne crois jamais aux noirceurs qu'on publie,
Que les liens du sang m'attachent à Julie,
Et que vous lui tenez par ceux de l'amitié ?

DAMIS.

Que parlez-vous d'amis, de parens, je vous prie ?
Des parens ne sont bons ; ou je me trompe fort,
Qu'à figurer dans une galerie ;

Quand on hérite d'eux, ils cessent d'avoir tort ;
Et l'amitié n'est qu'une duperie.

Je fais vos préjugés. A présent je parie
Que vous divinisez le triste sentiment,

Que vous ferez constante aveuglement,

Et vous ferez honneur de l'être.

ROSALIE.

Oui, si jamais mon cœur prend un engagement,
C'est un tort que j'aurai, Monsieur, certainement.

DAMIS.

Mais dans ce siècle-ci vous ne deviez pas naître ;
Ce n'est point là du tout le système du jour.

Vous prenez l'ennui pour l'amour ;
Et tandis qu'à duper tout le monde s'occupe,
Vous vous glorifiez de vouloir être dupé.
De la mode & du temps sachez mieux profiter ;

Ce n'est qu'aux cœurs usés qu'on permet la constance,
Ce ridicule affreux a pensé perdre Hortense.

Tout dépend de bien débiter.

Par les plus brillantes peintures

Il faut commencer le Roman,

Fixer l'attention, courir rapidement

D'aventures en aventures,

Augmenter l'intérêt de moment en moment,

Ensuite le filer un peu plus lentement,

De l'amour par degrés diminuer les ailes;

Et quand on croit en être à son dernier amant,

On peut crier alors contre les infidèles,

Et finir par le sentiment.

ROSALIE.

Ce système, je crois, réussit rarement;

Et les coquettes surannées

Passent la fin de leurs années

A rougir du commencement.

En perdant la beauté, c'est en vain qu'une femme,

Dont la constance est le dernier parti,

Cherche à fixer ses vœux, à rajeunir son ame,

Elle n'inspire plus ce qu'elle a trop senti.

Si d'un tas de rivaux loin d'être la victime,

Son cœur d'un tendre amour avoit été le prix,

L'amour la laisseroit dans les bras de l'estime,

Mais le caprice usé l'abandonne au mépris.

DAMIS.

Mais vous n'avez sur tout que de fausses idées;

Le mépris n'est qu'un mor; loin d'être dégradées

Par le nombre des faits & des événements,

Pour vous apprécier on compte vos amans.

Tant de simplicité m'étonne ;

A peine vos attraits sont-ils dans leur printemps :

Mais votre esprit est bien dans son automne.

Il faut le rajeunir , il en est encor temps :

Vous allez débiter sur la scène du monde ,

Chaque rôle y demande une étude profonde ,

Mais le vôtre sur-tout un jeu particulier :

Apprenez vos devoirs ; du froid jargon, des mines ;

De mots à double sens , & d'allusions fines

Se faire un stile singulier ;

Avoir l'art de concilier

Une foule d'amans , qui , trompés l'un par l'autre ,

Vous engagent leur cœur sans engager le vôtre ;

Ne souffrir qu'aucun d'eux vous quitte le premier ;

D'un air libre & riant tout dire & tout entendre ;

Où l'on promet d'aller, toujours se faire attendre ;

Arriver en pestant contre quelque importun ;

Faire sur sa parure une légère excuse ;

Commencer vingt propos ; & n'en finir aucun ;

Où l'on périt d'ennui jurer que l'on s'amuse ;

Refuser de l'esprit à toutes les beautés ;

User tout , épuiser trente sociétés ;

En un mot , être folle , & se croire jolie ;

Voilà ce qu'on appelle une femme accomplie.

ROSALIE.

Je croyois qu'il falloit , pour mériter ce nom ,

Une célébrité sur l'estime établie ;

Et que loin d'illustrer sa honte & sa folie ,

Il falloit consulter l'honneur & la raison.

DAMIS.

La raison ; dites-vous ? elle n'est alléguée
 Qu'à propos de laideur, ou d'importunité ;
 Dans les cercles bourgeois nous l'avons reléguée ;
 Elle ternit l'esprit & voile la beauté.
 Quant à l'honneur du sexe ... outre qu'on n'y croit
 guere ,

En est-il un réel qui dépende de vous ?
 Il ne faut qu'un propos indiscret ou jaloux.

Pour vous ravir cette chimere,
 Et malheureusement nous ne pouvons nous taire,
 Si votre cœur se rend, le premier de nos soins
 Est d'aller publier votre prompte défaite ;
 Si votre entêtement nous force à la retraite ,
 Nous soutenons toujours, sans crainte de témoins,
 Que notre victoire est complète :

Aimez ou n'aimez pas, soyez prude ou coquette,
 Vous n'avez rien de plus, & nous très-peu de moins.

ROSALIE.

J'ai peu vu ; mais enfin j'ai vu tout le contraire ;
 L'indiscrétion même affecte le mystère,
 Et ne trahit d'ailleurs que votre probité ;
 Lorsque vous abusez de quelque foible indice
 Trop promptement saisi par la méchanceté,
 C'est imposture ou lâcheté ;

Mais le doute envers nous seroit une injustice ;
 Pour les honnêtes-gens c'est toujours fausseté,
 La vertu ne croit rien sur le rapport du vice.

DAMIS.

Et le public croit tout excepté la vertu ;

Plus elle est fastueuse , & plus il la soupçonne ;
De quelque dignité qu'un goût soit revêtu ,
C'est l'art de tout le monde, il ne trompe personne ,
Ou du moins que les sots. Mais laissons tout cela ;
En partageant son cœur, Lindor vous rend le vôtre ,
Et quand on a tant fait que d'aimer celui-là ,

On en peut bien aimer un autre.

ROSALIE.

Votre soupçon sur moi me sert à réfuter
Tous ceux dont vous formez une odieuse histoire.

DAMIS.

Tenez , voici Pasquin , il peut vous attester
La vérité des faits.

ROSALIE.

Non , je ne puis vous croire ,
Et je ne dois pas l'écouter.



SCENE VIII.

DAMIS, PASQUIN,

DAMIS,

Elle n'est pas ce qu'elle veut paroître ;
Et son cœur est bien loin de la tranquillité ;

Elle pourra t'interroger peut-être . . .

PASQUIN.

De combler son chagrin vous seriez très-flatté ;

Pour moi je ne puis pas fâcher une beauté ;
Et je ne suis pas propre à faire un petit-maitre.

DAMIS.

Je t'offre deux partis , vois quel est le plus doux :
Si tu dis que Lindor est amant de la tante ,
Tu feras en argent par-delà ton attente ;
Si tu ne le dis point , je te rouerai de coups.

PASQUIN.

Quoique je sois un honnête-homme ,
Pour hésiter , Monsieur , je suis trop effrayé ;
J'aime beaucoup mieux être un menteur bien payé ,
Qu'un homme d'honneur qu'on assomme.

DAMIS.

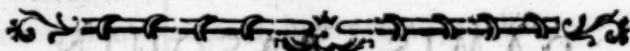
Va , de ta probité je prends sur moi le soin.

PASQUIN.

Un incident, Monsieur, que je dois vous apprendre,
C'est que Lindor ici va sans doute se rendre ,
Et de son débotté je viens d'être témoin.

DAMIS.

Il suffit , laisse-moi.



SCENE IX.

DAMIS.

J'ai trompé la Julie ,
J'ai rempli de soupçons l'esprit de Rosalie ;
Il faut à son amant porter le dernier coup.

Avec ses craintes mal fondées ,
Et ses singulieres idées ,
Lucinde , en vérité , m'embarrasse beaucoup.
Pour un arrangement faut-il tant de mystere ?

SCENE X.

DAMIS, LINDOR.

DAMIS.

EH bon jour , Chevalier , quoi déjà de retour ?
Je te croyois pour un mois à la Cour.

LINDOR.

Moi ? je n'y vais jamais que pour affaire.
Les plus grands noms à peine en soutiennent l'éclat ;
N'étant point obligé d'y vivre par état ,
Je n'y pourrois jouer qu'un rôle d'inutile ,
Et de tous , selon moi , c'est le plus difficile ;
Il faut sçavoir donner & prendre de l'ennui ;
Je me trouve d'ailleurs d'un embarras extrême ,
Je n'ai point le talent de démasquer autrui ,
Encor moins l'art de me masquer moi-même :
Que ferois-je à la Cour ?

DAMIS.

Tu serois , en deux mots ,
La dupe des méchans , & le martyr des sots.

LINDOR.

Aussi j'y reste peu.

DAMIS.

J'approuve ce système ;
Mais , mon cher Chevalier , on est dupe par-tout ,
A parer ce malheur vainement on s'applique ,

Le courtisan l'est de sa politique ,
L'ami de sa franchise , & l'amant de son goût.
Tu pourrois là - dessus consulter Rosalie.

LINDOR.

Quel rapport , s'il vous plaît , a-t-elle à tout ceci ?

DAMIS.

Non content d'être dupe , es-tu discret aussi ?
Ta sagesse , ma foi , va droit à la folie.
Ce que j'aime beaucoup de ta discrétion ,
C'est que pour Rosalie elle est en pure perte ;
Abandonné , crois - moi , sa réputation
Au sentiment public. Quoi ! je te déconcerte ?

LINDOR.

Mais encor , que dit-on ?

DAMIS.

Oh ! rien de positif.

On prétend qu'elle est fautive avec un air naïf ,
Comme avec un air fin l'on te croit fort crédule ;

On dit que d'amours en amours

Depuis assez long-temps sa tendresse circule ,
Et qu'elle t'a choisi pour en borner le cours ;
On l'honore d'un vice , & toi d'un ridicule ,

LINDOR.

C'est ainsi qu'au hasard on décide toujours ;
Le babil éternel nouvelliste du blâme

Dit

Dit tout, ne prouve rien, condamne sans témoins,
Et mille échos bruyans, dès qu'on nomme une femme,
Vous détaillent le plus ce qu'ils savent le moins.

DAMIS.

Soupçonner une femme est risquer peu de chose :

On peut alors parier cent contre un ;
En fait d'amour la plus simple en impose ;
Le jeu des passions est leur talent commun.

LINDOR.

Il en est, j'en conviens, qui tendres par étude,
Coquettes par ennui, fausses par habitude,
Nous trompent par besoin ; mais sommes-nous moins
faux ?

Les femmes de nos torts empruntent leurs défauts,

Et leurs vertus sont rarement les nôtres.

D'ailleurs ne jugeons point des unes par les autres :

Toutes n'ont pas les mêmes agrémens ;

Et toutes ne sont pas de ces femmes citées

Presque à tous les portraits des modernes romans,

Qui toujours sans amours, & jamais sans amans ;

Peut-être rougiroient d'être plus respectées.

DAMIS.

Leur façon de penser à son utilité ;

Le devoir d'une femme est de savoir nous plaire ;

Et le fond de son caractère

Doit être la frivolité.

Que m'importent ses torts pourvu qu'elle m'amuse ?

Ils sont tous au profit de la société.

Il n'est point de travers que le plaisir n'excuse ;

Et tes femmes de bien, dans leur triste maison ;

Font vœude s'ennuyer vis-à-vis la raison.

LINDOR.

Pour un goût passager que tout cela décide ,
Soit. Mais si vous cherchiez un bonheur plus solide,
Quel seroit votre choix ?

DAMIS.

Veux-tu parler d'hymen ?

Ceci mérite un plus grand examen ;

Comme ce n'est jamais pour soi qu'on se marie

LINDOR.

Si vous ramenez tout à la plaisanterie ,
Je me tais.

DAMIS.

En un mot , sur un frivole espoir ,
Jamais je ne prendrois ma maîtresse pour femme :
Presque tous les objets d'une si belle flamme
Nous vendent le matin le repentir du soir.

D'ailleurs , parmi les gens aimables ,
Rien n'est plus décrié que les hauts sentimens.

Que dire aux femmes estimables ?

Que faire des époux amans ?

On les reçoit avec des complimens ,

On les conduit avec cérémonie ,

Et l'on ne va chez eux qu'aux grands événemens.

Ils sont , comme tu vois , très-bonne compagnie.

LINDOR.

Ce terme prodigué ne m'en impose plus ,

La maison où l'on regne est la seule qui plaise :

En définissant bien ce titre , ou son abus ,

La bonne compagnie est souvent la mauvaise.

Renoncer à l'estime & prétendre à l'esprit,
 Être fat & méchant, c'est ici l'étiquette :
 Là, par la dignité l'agrément est pros crit ;
 On respecte toujours, & jamais on ne rit :
 Ailleurs, à chaque mot il faut un interprète :

Dans une autre société,
 C'est aux dépens des mœurs que regne la gaîté ;
 Il n'est rien qu'on n'admette ou qu'on ne puisse
 exclure ;

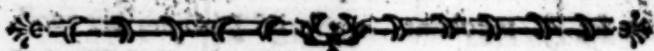
La multitude enfin, pour fixer le bon ton,
 Juge des hommes par le nom,
 Et des femmes par la figure.

DAMIS.

On ne t'a pas donné de justes notions ;
 Tu prends pour les ressorts les décorations.
 Je veux te voir un jour avec ce beau système,
 Las de ta Pénélope, encor plus de toi-même,
 Trouver ton châ timent dans les plaisirs d'autrui,
 Et victime de la constance,
 Ne plus sentir ton existence
 Que par les regrets & l'ennui.

Je te te laisse y penser. Excuse ma franchise,
 Tu sçais que je suis neutre en cette affaire-ci,
 C'est pour ton intérêt que je te parle ainsi ;
 Souviens-toi que l'amour sujet à la surprise
 A l'éclat d'un beau jour tout-à-coup obscurci,
 Et que l'esprit souvent conseille une sottise.

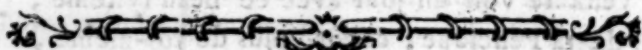




SCENE XI.

LINDOR.

UN tel discours part-il d'un zèle officieux ?
Non : la tracasserie est son vrai caractère.
Il prend de l'amitié le voile spécieux ;
Mais il ne la connoît que pour la trahir mieux ;
La plus simple vertu dans son ame s'altère :
Comment le punirai-je?... en devenant heureux.
Je vais trouver Julie , & sans plus de mystère ,
La prier de m'unir à l'objet de mes feux.



SCENE XII.

LINDOR, JULIE.

JULIE, *une lettre à la main, qu'elle cache
aussi-tôt qu'elle apperçoit Lindor.*

APRÈS ce qu'on m'écrit, quoi! mon cœur délibère!
D'amis peut-il encor me plaire ?

Mais non , je le méprise , il n'est plus dangereux.

LINDOR.

J'allois chez vous, Madame, & je vous vois paroître.
Je vous suis attaché plus que l'on ne peut l'être ;

Mais la seule amitié ne borne pas mes vœux ;
Ah ! je voudrois encor former de plus doux nœuds...
Faut-il qu'en même temps , timide & téméraire ,
Je craigne de parler , & ne puisse me taire !

JULIE.

Vous me redoutez moins lorsque vous écrivez.

LINDOR.

Vous avez lu ma lettre ?

JULIE.

Ah ! la demande est bonne !
Mais ce trouble me plaît , & n'a rien qui m'étonne.

LINDOR.

Croirai-je que vous approuvez , ...

JULIE.

Oui , si de votre amour j'ai des preuves certaines,
Vous n'aurez point formé des espérances vaines.

LINDOR.

Cette condition m'assure votre aveu.

Quel bonheur ! dès ce jour je suis votre Neveu.

JULIE *à part.*

Quelle étoit mon erreur

LINDOR.

Votre adorable Nièce

Sçait-elle ?

JULIE.

Ignorer tout est son premier devoir.
Et les filles , Monsieur , ne doivent rien se voir.

LINDOR.

Ah ! souffrez que cédant au transport qui me presse,

J'aïlle lui faire part de ma félicité.

JULIE.

Vous y pourriez trouver quelque difficulté.

LINDOR.

Quoi ! Madame, au moment....

JULIE.

Ah ! laissez-moi, de grace.

LINDOR.

Souffrez qu'à vos genoux....

(*Rosalie paroît ici d'un côté du
Théâtre sans être vue.*)

JULIE *en sortant.*

Je vous cede la place.

LINDOR.

Vous me suyez en vain. Ah ! je suivrai vos pas.



SCENE XIII.

ROSALIE.

N On, Damis ne me trompoit pas.
Le perfide à mes yeux n'a pu cacher son crime ;
Ciel ! devois-je m'attendre à me voir sa victime !
Voilà donc tout le prix du plus pur sentiment :
Un mutuel amour n'est jamais qu'en idée ,
Et l'illusion d'un moment ,
De mille combats précédée ,

Deviens un éternel tourment.

Hélas ! je doute encor qu'il puisse être infidèle.



SCENE XIV.

ROSALIE, PASQUIN.

ROSALIE.

Viens Pasquin , & sur-tout dis-moi la vérité,

PASQUIN.

Je la dirois pour rien ; mais j'en rougis pour elle ;

Il faut payer la probité.

ROSALIE *à part.*

Quelle démarche ! & qu'elle m'est cruelle !
haut.

Prends vite , & satisfais ma curiosité.

PASQUIN.

Que me demandez-vous ?

ROSALIE.

Est-il vrai que ma tante

Ait du goût pour Lindor , & qu'il en soit épris ?

Est-il bien vrai , Pasquin , que tu les as surpris

Se jurant un amour....

PASQUIN.

Oui , la chose est constante.

Vous seule l'ignorez , & même en ce moment

Ils causent ici près très-familièrement

ROSALIE *à part.*

Du plus fidele amour voilà la récompense !

PASQUIN , *comptant son argent.*

Je crois qu'elle auroit pu mieux placer sa dépense.



SCENE XV.

ROSALIE , PASQUIN , JULIE ,
LINDOR.

JULIE *à Pasquin.*

D Is , quel est le billet que Lubin tient de toi ?

LINDOR.

Réponds & promptement.

PASQUIN.

Sans vous mettre en colere,

Vous devriez juger qu'un homme tel que moi

Ne doit point se mêler d'une pareille affaire.

LINDOR.

Dans tout ceci Damis a manœuvré,

JULIE.

Oui , j'entrevois tout le mystere.

LINDOR.

Parle , faquin , il faut que de force ou de gré ,

Tu rends cette énigme claire.

PASQUIN.

Moi ? Je ne fais jamais d'efforts que pour me taire.

JULIE.

Vous , ma nièce , restez.

ROSALIE.

Madame , à tout ceci

J'ai cru que ma présence étoit peu nécessaire.

JULIE.

Restez.

LINDOR à *Pasquin*.

Dans le moment je veux être éclairci

PASQUIN.

Sur le chapitre de son Maître

Un Valet doit être discret.

JULIE.

En voulant le cacher il nous dit son secret.

Mais je n'ai pas besoin de lui pour le connoître :

à *Pasquin*.

Vas le chercher.

PASQUIN.

Madame , il doit bientôt paroître.

Il m'avoit ordonné de l'attendre en ces lieux.

JULIE.

Oui , plus il me fut cher , plus il m'est odieux.

Il ignore , le fat , quel revers il s'apprête :

Je sc.ais à n'en pouvoir douter

Qu'il pense de Lucinde avoir fait la conquête ,

Et m'obliger à le quitter.

Je me fais un plaisir de le déconcerter.

PASQUIN *à part.*

Ne l'avertissons point ; son intérêt l'exige ;
Et pour le mien sur-tout je veux qu'on le corrige.

JULIE *à Pasquin.*

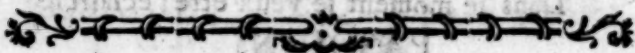
Si tu dis un seul mot , je saurai te punir.

à Lindor & à Rosalie.

Et vous , allez tous deux joindre la compagnie ;
Et ne redoutez point l'instant de revenir.

LINDOR.

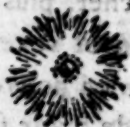
Je n'attends que de vous le bonheur de ma vie.



SCENE XVI.

JULIE.

AH ! ah ! Monsieur Damis, je sc.ais votre projet,
Vous attendez de moi des avances de haine ;
Mais loin de me prêter à remplir votre objet,
Je veux paroître encor resserrer votre chaîne :
A mes regards il vient se présenter.





SCENE XVII.

JULIE, DAMIS.

DAMIS *à part.*

Je vois Julie, allons, voici l'instant critique
Où tâchant poliment de l'impatienter,

Je dois chercher à mériter
Le congé le plus authentique.

JULIE.

Qu'avez-vous donc, Damis? je vous trouve rêveur.

DAMIS.

Madame, on l'est toujours lorsqu'on a le cœur
tendre.

JULIE.

Ce discours est flatteur, & c'est me faire entendre
Que votre rêverie étoit en ma faveur.

DAMIS.

Vous ne vous flattez point, vous me rendez justice,
Madame, assurément.

JULIE *à part.*

Mais il devient plus doux.

haut.

Quoi! seroit-il instruit? Je pense comme vous.
Bien loin que par le temps mon amour s'affoiblisse,
Il semble augmenter chaque jour.

C'est la réflexion qui détruit le caprice ;
C'est elle qui soutient l'amour.

DAMIS. *à part.*

Voilà qui tourne mal.

JULIE.

Vrais , tendres & fideles ,
Les bons cœurs à venir nous prendront pour mo-
deles ;

Nous ferons mis au rang des grandes passions :
On n'a pas cru d'abord notre union bien sure ,
Tout paroïsoit en nous un sujet de rupture ;
Mais nous avons prouvé que nous nous convenions.

DAMIS.

Oh ! tout-à-fait , Madame !

JULIE.

Ah ! son trouble m'enchanté.

haut.

Je veux qu'en nos vieux ans , l'un près de l'autre
assis ,
Nous soyons de l'amour une image touchante ,
Et que nous rappellions Philemon & Baucis.

DAMIS.

Je n'ose jusques-là porter mon espérance ,
Et je ne répons pas de faire le trajet.

JULIE.

Je vous entraînerai par ma persévérance ,
Et vous serez forcé de suivre mon projet.
Jusqu'à présent j'ai lieu d'être contente ,
A quelque chose près , de tous vos procédés ;

Mais les torts les plus décidés
Ne m'empêcheront pas, Monsieur, d'être constante.

DAMIS.

La façon de penser est belle. . . . assurément.

JULIE.

Eh bien ! j'ose prétendre à cette grandeur d'ame.
Ne méritez-vous pas de fixer une femme ?

DAMIS.

Oui, quand on rougissoit d'avouer un amant ;
Mais on ne rougit plus que d'aimer constamment.

JULIE.

Quel que soit là-dessus le préjugé vulgaire,
De vous aimer toujours je me fais une loi.

DAMIS *à part.*

Non, je ne parviendrai jamais à lui déplaire.
Voilà de ces malheurs qui n'arrivent qu'à moi.

JULIE.

Comment ?

DAMIS.

Mais si l'objet d'une telle foiblesse
N'attendoit qu'un prétexte & périssoit d'ennui ?

Car j'en connois beaucoup de cette espèce.

JULIE.

Mais je redoublerois d'attention pour lui.

DAMIS.

Voilà précisément ce qui fait les ruptures :

En de pareilles conjonctures,
Ménager un amant, ce n'est que lui fournir
Des moyens plus flatteurs, des ressources plus sûres,

Et le plaisir malin de rompre les mesures
Que l'on prend pour le retenir.

JULIE.

J'aurois, en lui donnant un plaisir très-frivole,
Un honneur très-réel.

DAMIS.

Rien ne fait tant de tort
Que l'ennui d'un amant qui, froid comme une idole,
Ne peut à ses amis faire envier son sort ;
Cela perd une femme , & l'amour qui s'endort
Est plus humiliant que l'amour qui s'envole.

JULIE.

Je crains peu qu'un amant qui possède mon cœur
Epreuve en mes liens le dégoût du bonheur ;
Mais s'il prenoit jamais une nouvelle chaîne,
On me verroit blesser ma rivale & l'ingrat
Des traits les plus percans que m'offriroit la haine,
Et porter le dépit jusqu'au plus grand éclat.

DAMIS.

C'est montrer au public la plus grande foiblesse,
Et faire voir aux gens que leur perte nous blesse.
Pour moi, si répondant au billet d'aujourd'hui,
Vous admettiez Lindor au bonheur de vous plaire,
Loin de vous réclamer & de rompre avec lui,
Je le mettrois au fait de votre caractère.

JULIE.

Ce dépit, cette aigreur me prouvent votre amour :
A vous rendre jaloux je suis donc parvenue !
Il faut vous avouer que j'étois résolue
De laisser à Lindor quelque espoir de retour

Pour éprouver votre tendresse.

DAMIS.

Vous piquez ma sincérité ;

Le billet de Lindor étoit pour votre nièce ,

Et par mon ordre seul Lubin vous l'a porté.

JULIE.

Que je vous sois bon gré d'une telle injustice !

Nous n'avions l'un & l'autre employé l'artifice

Que pour nous mieux prouver notre fidélité :

De la vôtre je suis contente ;

Sur la mienne de même étant bien éclairci ,

Vous allez voir encor que je suis bonne tante.

Au fond du Théâtre à quelque Valet.

Que ma Nièce & Lindor viennent tous deux ici.

DAMIS

Un tel événement a lieu de me surprendre.

Et loin de me flatter il doit m'humilier.

Enfin je ne sc,ais plus comment il faut s'y prendre

Pour se faire congédier.



SCENE. XVIII. &

derniere.

JULIE, DAMIS, ROSALIE, LINDOR.

JULIE.

A Pprochez-vous, ma Nièce, & foyez rassurée,
Il ne m'est pas permis de blâmer votre choix ,

Remerciez Monsieur de m'avoir éclairée ;
C'est par son bon esprit qu'il nous unit tous trois.

ROSALIE à Damis.

Se peut-il qu'à ce point mon sort vous intéresse ?

JULIE.

Dans un amant chéri je vous donne un époux.

Le véritable amour n'est point une foiblesse :

S'aimer est, selon moi, la première richesse,

Et s'aimer par devoir le bonheur le plus doux.

LINDOR.

Le mien s'augmente encor en le tenant de vous.

JULIE à Damis.

En vous offrant ma main puis-je faire le vôtre ?

Soupe, onnez-vous encor mon cœur d'être changé ?

DAMIS.

Quoique nous soyons faits sans doute l'un pour
l'autre,

Sur un plus long délai je m'étois arrangé.

JULIE.

Ne pourroit-on scavoir quel motif vous engage
À ce retardement ?

DAMIS.

Vous l'apprendrez un jour.

JULIE.

Voulez-vous de Lucinde obtenir le suffrage ?

DAMIS.

Pourquoi non ? l'amitié peut éclairer l'amour.

JULIE.

Vous dites vrai, Monsieur, & cette aimable veuve

Vient à l'instant de m'en donner la preuve
 Dans ce Billet dicté par son cœur généreux ;
 Vous allez en juger , & le tour en est heureux.

BILLET.

Elle lit.

- » Le perfide Damis s'est flatté de me plaire ;
- » Pour vous en détacher n'ayant que ce moyen
 - » J'ai feint de n'être point sévère ,
 - » Et j'ai forcé mon caractère
 - » Pour vous détromper sur le sien.
- » Avec vous , sans éclat , il cherche une rupture ;
- » Je vous ai ménagé l'honneur de le quitter ;
- » Il m'a sacrifié certaine signature
- » Que ce soir , au plus tard , je compte vous porter ;
- » De le trouver chez vous je serois confondue ;
- » En prenant le parti de le congédier ,
 - » Vous pouvez lui signifier
- » Que de ce jour pour lui , ma porte est défendue.

ROSALIE.

On ne vous gâte point dans cette lettre-là.

DAMIS.

Tous ces petits revers m'amusent & m'animent :
 Comment donc j'ai trouvé deux femmes qui s'es-
 timent ?

La rencontre est unique , & l'on en parlera.

Il sort.

JULIE.

Malgré le ton railleur qu'il s'efforce de prendre ,
 Dupe de son esprit & de tous ses complots ,

C'est sur lui seul que tombent ses bons mots.

Si les femmes vouloient s'entendre ,
 Les hommes les plus fins ne seroient que des sots

F I N.

F I N

Les hommes les plus fins ne font pas que des sottises
Si les hommes ne savaient se contredire
C'est sur lui seul que tombent les bons mots
L'usage de son esprit & de son bon sens
S'ignore le ton d'un digne effort de prendre

JULIE

La rencontre est simple, & l'on en parle

Comment donc l'homme se comporte
Tous ces petits riens m'amusent & m'ennuient :

On ne vous fait point dans cette tenue-là

ROSALIE

» Que de ce jour pour lui, ma porte est défendue
» Vous pouvez lui signifier
» En prenant le parti de le congédier
» De le trouver chez vous je serois content
» Que ce soit, au plus tard, je compte vous porter
» Il m'a fait une certaine signature
» Je vous ai ménagé l'honneur de le quitter
» Avec vous, sans délai, il cherche une rupture
» Pour vous déromper sur le lieu

» Et j'ai forcé mon caractère
» J'ai tenu de même le pied levé
» Pour vous en détacher n'ayant que ce moyen
» Le petit Damiens est l'ami de ma plainte :

ELLE

DAMIS

Vous allez en juger, & je suis en ce moment

Dans ce billet dit par son cœur & par son sens

Vient à l'instant de m'en donner la preuve

F I N

